

Les lois de l'amour

Lise MARCY

Les lois de l'amour

L'intégrale

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-95880-10-3

© Lise MARCY

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Chapitre 1

J'ai toujours été une élève studieuse. Avec une mère professeur, comment cela aurait-il pu être différent ? Toujours première de ma classe de la maternelle au lycée. Un Baccalauréat Économique et Social en poche, mention TB¹, m'avait permis d'être prise à Dauphine. Je me revoyais le jour des résultats du bac : après une longue attente, le 7 juillet était enfin arrivé et je me délectais de voir mon nom et la mention qui allait de pair. Une joie immense m'avait envahie, non pas que je doutais de moi, je savais que j'aurais la mention TB - n'y voyez aucune prétention de ma part – mais je voulais juste exprimer mon bonheur parce que je m'étais donné les moyens de réussir. Je pensais enfin à cette liberté qui m'attendait : quitter la maison ! J'adore bien évidemment mes parents mais je voulais partir de Montpellier, pour aller à Paris, cette ville magnifique et romantique que j'aime tant. Nous l'avons visitée de nombreuses fois et j'ai toujours su que j'y vivrai un jour. Mes parents ont eu du mal à s'y faire. Ils ont été formidables et m'ont laissée partir avec comme seule condition, de revenir souvent les voir. À moi la liberté. Et quelle liberté !

Depuis toujours, je ne vis que pour mes études. Mes années fac avaient été tout aussi brillantes que ma scolarité dans le secondaire. N'ayant que mon Master I avec une spécialisation en droit en poche, je me suis inscrite à l'École de Formation du Barreau de la Cour de Paris avant la fin de mon cursus. En effet, je me sentais prête et ma meilleure amie Aurore, m'a

¹ Très bien

bien aidée à le préparer. J'avais eu raison, mes résultats au concours d'entrée étaient tout à fait honorables, d'autant plus que mes parents étaient persuadés que je ne le réussirais pas en le tentant si tôt. La plupart des candidats avaient déjà validé le Master II ou étaient docteur en droit, je n'avais donc qu'une infime chance de le réussir aussi tôt dans mon apprentissage. Durant ma première année de formation, j'ai travaillé en parallèle sur mon Master II que j'ai obtenu. À vingt-deux ans, je suis inscrite à l'EFB depuis un an, j'ai débuté mon premier semestre par le projet pédagogique individuel et poursuivi le semestre suivant par l'acquisition des fondamentaux. Il ne me reste que le stage de six mois à faire et réussir les examens de fin de formation pour enfin avoir le statut d'avocate.

En ce qui concerne le stage, j'ai postulé dans seulement deux cabinets, mes proches en avaient, d'ailleurs, été surpris. Nos professeurs nous avaient conseillé de postuler auprès d'une dizaine de cabinets. Mais en ce qui me concernait, seuls ceux-là me plaisaient. Je refusais de renier ce que j'étais pour me vendre au plus offrant. Le destin m'a donné raison, car j'ai obtenu un entretien aux deux. J'ai passé ceux-ci en octobre dernier. Le jour du premier entretien, j'étais arrivée à l'agence de recrutement pour le cabinet Lafont & Valon avec trois quarts d'heure d'avance. J'étais angoissée. J'avais les mains moites car nous étions nombreux, ce jour-là. Mon CV² était brillant, ma lettre de motivation devait l'être aussi. J'ai l'art et la manière de tourner les phrases pour captiver mes lecteurs paraît-il, mais cela ne me rassurait pas pour autant. Les locaux ne sont pas très grands. Ils se situent à Neuilly. Une secrétaire m'a annoncée. Elle était grande, brune, mais quelconque à mon goût. Elle devait avoir la trentaine et portait une robe courte qui dévoilait un peu trop ses jambes. Ces dernières semblaient

² Curriculum vitae

cependant attirer les hommes présents qui postulaient pour le stage.

Je me suis retrouvée dans une grande salle de classe, dont les murs auraient bien eu besoin d'être rafraîchis. Il y avait des petits bureaux individuels sur lesquels nos noms étaient inscrits. Je me suis installée à celui qui m'était attribué et me suis mise à composer. Il y avait un test de culture générale et une épreuve de synthèse sur le droit des entreprises et de succession. L'ensemble a duré quatre heures. Puis, j'ai attendu pour l'entretien avec la DRH³. Je m'étais renseignée sur les deux cabinets qui m'intéressaient, sur leur façon de travailler, leur taille et leurs clients. Je les ai choisis pour leur prestige et parce que j'aimais leur façon de travailler. L'un représentait les familles les plus riches de France et l'autre les politiques. Je comptais mettre à profit ce stage pour apprendre et pouvoir monter mon cabinet d'ici quelques années.

La directrice des ressources humaines m'a accueillie avec un regard bienveillant. J'avais le sentiment que mon profil lui plaisait. Son sourire semblait franc. Elle devait avoir la quarantaine, blonde, cheveux courts et yeux noirs. Elle était un peu enrobée et portait un tailleur jupe longue et des talons hauts qui l'affinaient légèrement. Cette femme savait parfaitement se mettre en valeur. Son espace de travail contrastait avec le bâtiment qui paraissait froid. Son bureau était noir et les fauteuils, de la même couleur, semblaient confortables et mettaient les gens à l'aise. Il y avait une armoire et une bibliothèque avec de nombreux dossiers. Les murs étaient propres, couleur blanc cassé. Elle m'indiqua le fauteuil où m'asseoir. J'étais impatiente d'être en entretien puisque cela faisait une heure que je patientais.

³ Directrice des Ressources Humaines

— Bonjour, Mademoiselle Cholat. Je m'appelle Amélie Janton. Parlez-moi un peu de vous.

— Bonjour Madame Janton. Je recherche un stage pour pouvoir valider ma formation, comme vous le savez déjà. J'ai eu mon bac à seize ans et demi. Je suis sportive, ce qui a développé mon esprit de compétition. Je sais travailler seule et en équipe. J'apprends aussi très vite et, lorsque je ne suis pas certaine de quelque chose, je préfère ne pas proposer de réponse fausse. Je la chercherai et ne la proposerai qu'après l'avoir assurément trouvée.

— Pourriez-vous me dire les raisons pour lesquelles vous convoitez le cabinet Lafont & Valon ? Vous savez que ce cabinet est prestigieux et que vous êtes nombreux à vouloir y travailler ?

— Je le sais pertinemment. J'estime que travailler avec Monsieur Lafont m'apportera une grande expérience. Je suis quelqu'un d'ambitieux. En effet, je l'ai rencontré lors d'une conférence dont il était l'invité, il y a quelques années. Ce jour-là, il a ôté tous mes doutes sur la profession. Il est intègre et cela se sent dans ses propos. Je veux, moi aussi, être une avocate intègre. Je suis, en outre, persuadée que grâce à lui, j'apprendrai toutes les ficelles pour devenir une grande avocate et créer mon propre cabinet ou devenir, un jour, associée.

Je savais qu'il était risqué de parler de mes ambitions, dans la mesure où je sous-entendais qu'un jour, je serai une de leurs rivales. Mais je tenais à montrer mon « intégrité » dès le départ. À son attitude, je sentais que j'avais marqué un point. Elle m'a ensuite posé de nombreuses autres questions auxquelles j'ai répondu de manière claire et concise. Nous avons continué sur des aspects plus théoriques du droit en général et une heure plus tard l'entretien prenait fin. J'étais vannée.

J'ai passé ma matinée dans ces locaux. Je décidais d'aller manger une glace au Häagen Dass des Champs Elysées qui était relativement proche. Mon second entretien fut tout aussi épuisant sur le plan moral et s'est passé plus ou moins de la même manière. Je fus acceptée dans les deux et appris que mes tests avaient été convaincants. J'ai reçu l'appel de Madame Janton une semaine après le rendez-vous. J'ai finalement opté pour le cabinet Lafont & Valon. Le beau et ténébreux Xavier Lafont n'était probablement pas pour rien dans mon choix. Avec ma meilleure amie nous avons écumé plusieurs bars de Paris pour fêter la nouvelle. Puis nous sommes allées dîner dans un petit restaurant italien, La Scala. Nous nous sommes régalingées de pâtes aux fruits de mer et avons fini par un délicieux sabayon. Aurore m'a invitée. Elle était si heureuse pour moi. Je la soupçonnais d'imaginer que Monsieur Lafont tomberait sous mon charme.

Mon réveil me ramène à la réalité. Je l'avais programmé pour qu'il sonne à six heures. Ce matin, je débute mon premier jour de stage dans l'un des cabinets d'avocats les plus prestigieux de Paris. Je suis réveillée depuis au moins une heure, impatiente que je suis. Je prévois deux heures pour me préparer, une petite demi-heure de trajet et je me laisse une demi-heure de marge. Il est hors de question d'arriver en retard pour mon premier jour.

Je quitte, tout de même, mon lit avec appréhension. Je prends une douche rapide, je m'habille d'un tailleur beige, d'une jupe mi-courte, d'un chemisier rouge et de collants couleur chair. Cette tenue me va à ravir, me dis-je en me contemplant dans le miroir. Mon mètre soixante-dix va très

bien avec mes soixante-quatre kilos. J'ai des formes, mes origines créoles y sont probablement pour quelque chose. Mes cheveux ondulés sont presque secs et semblent soyeux. Un coup de brosse et le tour est joué ! Mon père étant blond, j'ai hérité de ses cheveux clairs. Je me souviens encore de mes camarades m'appelant « boucles d'or ». On ne pouvait pas louper ma crinière très bouclée et de la couleur des blés. Mon regard, avec mes magnifiques yeux bleu gris, encore un héritage de mon père, a quelque chose de déterminé. Ce stage m'ouvrira des portes j'en suis certaine ! Je prends mon petit-déjeuner, bien que je n'aie pas très faim : des céréales et un peu de lait avec un petit verre de jus d'orange. Cela devrait suffire pour débiter la journée en forme. Je me maquille et me décide enfin à quitter l'appartement. Ma colocataire, qui n'est autre que ma meilleure amie Aurore, que j'ai rencontrée à Dauphine en première année, dort encore. Elle m'a aidée hier soir à ne pas trop stresser et je lui en suis reconnaissante. Je peux toujours compter sur elle lorsque j'en ai besoin.

Il fait beau, le soleil est agréable pour un mois de janvier. Je l'apprécie en marchant en dépit du froid. Je ferme tous les boutons de mon long manteau noir et ajuste mon écharpe. Ce n'est pas le moment d'attraper froid. J'atteins rapidement la bouche de métro Brochant sur la ligne 13. Je m'y engouffre. Ce matin, il me semble qu'il y a moins de monde que d'habitude. Je ne me plains pas, j'avais pris l'habitude des métros bondés et le voir à moitié vide me plaît bien, je dois l'admettre. Je change de métro et arrive enfin à la station Ranelagh sur la ligne 9, station proche du cabinet de mon employeur.

Je trouve rapidement les locaux. Nous sommes dans la rue du même nom que l'arrêt de métro. La façade du cabinet dans le Seizième, ne dénote pas avec l'architecture du quartier. La devanture est sublime. Il y a les plaques avec le nom des

propriétaires du Cabinet Lafont & Valon en lettres d'or. Je pénètre dans les locaux, l'estomac noué. Le mobilier est austère, il semble à la fois rustique et intemporel. Il s'accorde avec l'endroit. Le cabinet a été fondé par les grands-parents de mon patron et leurs meilleurs amis. Des couples d'amis avocats qui ont décidé de créer un cabinet ensemble. Tous issus de familles bourgeoises, il ne leur avait pas fallu beaucoup de temps avant d'obtenir la notoriété et l'estime de leurs pairs. Leurs enfants s'étaient mariés dans leur petit cercle d'amis qui s'était agrandi au fil des générations. Les petits enfants, semble-t-il, n'ont pas dérogé à la règle. À croire que les gens de l'extérieur n'avaient aucune possibilité d'atteindre le cœur de ces familles. On se serait cru dans un monde où les mariages arrangés et endogames étaient dans la norme. Pourtant j'avais la conviction que mon patron aimait sa femme plus que tout au monde.

Je repensais au jour où ils étaient venus à Dauphine, ce fameux jour de janvier. Ils étaient les principaux invités de la conférence. Ce jour-là, quand je l'ai rencontré, j'ai eu une sensation qu'aucun homme ne m'avait encore jamais fait ressentir auparavant. Cet homme magnifique avec sa crinière brune, rasé de près, élancé, marchait tel un félin prêt à attaquer sa proie Pas étonnant qu'il gagnait la majorité de ses procès ! C'est la seule et unique fois où je l'ai rencontré. Il portait un costume gris clair qui mettait en valeur ses yeux bleus, une chemise rouge et une cravate assortie. Son regard était intense, plus sévère. Il était parfaitement assorti à la créature brune qui l'accompagnait. Elle aussi portait un tailleur-pantalon clair. Quiconque les regardait ne pouvait s'empêcher de voir quel couple parfait ils formaient. Il y avait une telle émotion dans son regard lorsqu'il l'observait que j'en avais été jalouse. Pendant qu'il parlait, son regard a balayé l'amphithéâtre bondé,

je n'avais jamais vu autant d'étudiants à une conférence alors que cela faisait presque deux ans et demi que j'étais à la faculté. Je n'en avais d'ailleurs raté aucune. À un moment, nos regards se sont croisés et je me suis sentie rougir, car ses yeux semblaient s'embraser. J'ai eu une impression de brûlure qui m'a fait baisser les miens. Quelques instants plus tard, en les relevant, je croisais le regard de sa femme et ses yeux m'avaient fait comprendre que je n'avais aucune chance avec son mari. Il venait de se produire une telle alchimie entre nous que j'en fus bouleversée pendant des semaines. Il n'a plus posé les yeux sur moi durant les deux heures qui avaient suivi. Aurore, qui avait aussi assisté à la conférence, m'en a parlé pendant des semaines. Elle était persuadée que je lui avais plu et qu'il s'était passé quelque chose entre nous. Sa femme n'aurait, selon elle, pas eu ce regard-là envers moi si elle-même ne l'avait pas ressenti. À part nous quatre, personne dans l'assemblée n'a vu ou compris ce qui s'était passé.

— Crois-moi, Ashley ! Elle devait être morte de jalousie.

— Arrête-toi, tu as bien vu comment il la regarde, il est carrément fou d'elle.

— Et alors, un homme reste un homme. Ils sont tous pareils, ils trompent tous leur femme.

— Peut-être. Crois-tu que moi, je pourrais accepter une telle relation ?

— Et pourquoi pas ? Il en vaut la peine non ?

Je n'insistais jamais avec elle, car selon elle, elle avait toujours raison.

Aurore avait une conception du couple très particulière. Ses parents étaient, d'après elle, très volages et libertins. Je n'imaginai pas mes parents être infidèles. J'avais du mal à comprendre le cynisme dont elle faisait preuve à son âge !

J'ai ressassé pendant des mois ce que j'ai aperçu dans son regard. Avec le temps, j'ai fini par me dire que j'avais dû rêver. Un homme qui avait un regard aussi émerveillé pour sa femme ne pourrait jamais la tromper ou en aimer une autre.

— Bonjour Mademoiselle. Je m'appelle Arista Palona et je suis la réceptionniste du cabinet. Que puis-je faire pour vous ?

L'hôtesse me ramène à la réalité. Je me rends compte que je me suis avancée sans m'en apercevoir car je suis à présent devant le comptoir de la réception. Je me sens molle tout d'un coup et ne comprends pas comment mes jambes arrivent à me porter. Pour la première fois depuis près de trois ans, je vais revoir cet homme qui a hanté tant de mes nuits. J'ai rêvé de lui. Je l'imaginai romantique, merveilleux amant et plein de fougue envers moi. Je ne pouvais m'en empêcher bien que je savais que cela n'arriverait jamais. Je ne partageais pas ces rêves avec Aurore qui n'aurait fait que me conforter dans la possibilité que cela se réaliserait probablement un jour maintenant que j'allais travailler avec lui.

— Mademoiselle ?

Elle doit me prendre pour une folle. Je l'observe. Elle n'est pas particulièrement belle, mais elle a un charme fou. Je suppose qu'elle doit plaire aux hommes. Elle est brune, a des cheveux longs tirés en queue-de-cheval et son maquillage fait ressortir le noir de ses yeux. Elle semble bien proportionnée physiquement et porte un tailleur blanc avec un pantalon, idéal pour la saison, ainsi que des talons hauts. Comment arrive-t-elle à marcher avec ces chaussures ? Je me le demande. Je me rappelle que moi, je porte des petits talons pour être sûre de ne pas être embêtée durant ma journée par des douleurs aux pieds. Elle doit en avoir l'habitude. Elle a un regard froid, cette femme ne me semble pas sincère. L'avenir me le dira. Je me demande si elle a eu droit aux faveurs de mon patron. Y songer

me fait un pincement au cœur. Je finis par me souvenir qu'elle m'a posé une question et reviens pour la énième fois, depuis mon réveil, à la réalité.

Je réussis à articuler clairement cependant :

— Bonjour, je suis Ashley Cholat, la nouvelle stagiaire de Monsieur Lafont.

Mon prénom a une connotation anglophone alors que je n'en ai aucunement l'origine. Il me vient de ma mère, qui professeur d'anglais, adorait ce prénom. Peut-être est-ce dû à la série le Prince de Bel Air ? Je me souviens vaguement qu'une des protagonistes de cette série s'appelait ainsi. Si bien que quand ma mère est tombée enceinte de moi, elle imposa ce prénom à mon père qui n'a pu le lui refuser. Je crois que mon père a bien trop peur d'elle pour cela.

— Je vous annonce, me répond Arista, très professionnelle. Elle saisit un téléphone et appelle une secrétaire.

Chapitre 2

Durant ce qui me paraît être une éternité, j’attends qu’on vienne me chercher. Enfin la personne qu’elle a appelée arrive.

— Bonjour Mademoiselle Cholat, vous êtes un peu en avance ! s’exclame-t-elle en regardant sa montre, je suis Lola Sapio, la secrétaire personnelle de Monsieur Lafont.

— Venez, je vais en profiter pour vous faire visiter les lieux.

Lola semble beaucoup plus agréable qu’Arista, encore plus belle aussi et plus franche de prime abord. Elle me fait un bel effet et j’espère que nous pourrons avoir des rapports amicaux toutes les deux. Elle porte un tailleur jupe bleu, des collants à motifs imprimés qui vont bien avec sa tenue. L’ensemble fait ressortir ses yeux d’un bleu foncé. Elle aussi porte des talons hauts. Il est hors de question que je change pour être comme elles ! Je m’en fais le serment.

Je la salue de la tête et la suis. Je ne pensais pas que les locaux étaient aussi grands. Après avoir longé un couloir assez sombre, nous prenons l’ascenseur et j’apprends que chaque associé a son étage, celui de mon patron est au troisième. Au premier étage, nous empruntons un petit couloir et rencontrons de nombreux avocats et stagiaires en plein travail. L’espace est particulièrement bien optimisé. Il y a au moins dix box et quelques bureaux fermés. Je salue les employés d’un signe de tête. Lola me présente Monsieur Thomas Valon, le frère de la défunte femme de mon patron et son associé. Apparemment, lui aussi est avocat pour ne pas changer. Son bureau est grand, il y a des meubles partout dans la pièce et trois ou quatre fauteuils. Il y a une petite pièce à l’arrière que je n’aperçois pas de l’endroit où je suis. Il m’accueille chaleureusement en me

détaillant des pieds à la tête. Il semble satisfait. Il est petit et rondouillard, probablement au début de la quarantaine, cheveux grisonnants. Il porte un costume gris foncé qui lui va bien, sans doute fait sur mesure.

— Bienvenue parmi nous Mademoiselle. Xavier aura besoin d'une stagiaire compétente telle que vous, je présume. Surtout ne vous laissez pas faire, me dit-il en me gratifiant d'un énorme sourire. Nous nous reverrons. Bon courage pour cette première journée. Une chose est sûre, en quittant nos locaux en juin vous serez prête pour la vie professionnelle. Et en ce qui concerne Xavier Lafont, je vous le répète, ne vous laissez pas faire. C'est un tortionnaire.

— Je vous le promets, lui dis-je d'un sourire espiègle. Cet homme jovial me donne envie de travailler et de faire du bon boulot. Je sens que je vais me plaire ici si mon patron est aussi aimable que son beau-frère.

Nous le quittons et poursuivons notre ascension. Lola me présente un autre associé au second étage, Madjid Benana dont le nom n'est pas écrit sur l'enseigne à l'entrée de l'immeuble. Il me paraît plus jeune que Monsieur Valon, grand et très mince, ce jeune arabe est plaisant à regarder. Il s'avère être aussi bienveillant que Thomas Valon. Les trois associés sont relativement jeunes, dynamiques et charismatiques. Après une poignée de main, lui aussi me dit de ne pas me laisser faire par mon patron et son sale caractère. Je commence légèrement à m'inquiéter. Puis, nous montons au quatrième étage. Elle ne me montre pas les commodités : les femmes et les hommes ont des toilettes séparées à chaque étage. Ensuite, la salle de conférences est aussi grande que mon appartement et très moderne. Les murs sont blancs. Il y a des tableaux, des vitres partout et une immense table pouvant accueillir une cinquantaine de personnes. Les sièges ont l'air confortables.

Nous poursuivons par la cuisine, relativement spacieuse, elle est toute bleue et bien équipée. Des tables et des chaises y sont disposées aussi. Cette salle accueille le personnel qui souhaite ramener son déjeuner et le réchauffer. Finalement, elle m'indique qu'il y a une aussi une cafétéria à cet étage et un espace pour nous détendre, si nous le souhaitons, pendant les pauses. Elle me montre également le coin fumeur. Ne fumant pas, je doute d'y aller régulièrement mais, sait-on jamais ?

Enfin, nous redescendons et arrivons au troisième étage, où je vais travailler. L'endroit semble triste. Pas comme les trois étages que nous venons de visiter et qui étaient bien plus grands, cossus et accueillants. Il y a une immense pièce qui semble être le bureau de mon patron. Je l'observe au téléphone. Cet homme semble si sûr de lui... et, mon Dieu, qu'il est beau ! Même de dos... Je sens tout le charisme qu'il dégage. Pas étonnant qu'il plaise autant ! Ses doigts, longs et fins, sur le combiné me font un effet que je n'aurais même pas imaginé. Je me sens toute fébrile. Sa chemise, qu'il porte très près du corps, laisse présumer de sa musculature. Comme j'aimerais toucher ce dos, ce corps ! Mon cœur se met à battre la chamade. Je prends sur moi pour regarder autour. La pièce dans laquelle il se trouve est spacieuse et épurée. Il y a une grande bibliothèque, un large bureau jonché de nombreux dossiers, un ordinateur avec une imprimante. Une armoire se trouve derrière le bureau et quelques tableaux ornent les murs. Les murs sont d'un blanc immaculé et les meubles sont noirs. Il y a une autre pièce car j'aperçois une porte fermée. Je me demande bien ce qui peut bien s'y cacher. Le bureau de Lola, est à côté des box. Chacun dispose d'un ordinateur, d'un tiroir et d'un peu d'espace pour travailler. Il y a des fleurs disposées un peu partout, mais les quelques tableaux qui décorent les murs blancs ne suffisent pas à donner de la vie à cet étage.

J'observe une toile avec un paysage magnifique, probablement peint dans le sud de la France. Il y a un couple qui se tient la main. Il a l'air heureux. On les voit de dos mais on sent une telle intensité dans ce tableau que je ferme les yeux et imagine que c'est Xavier et Nathalie, sa femme, qui ont été peints. Je souris aux deux personnes installées dans les box, qui me regardent avec curiosité. J'imagine être l'attraction de la journée. La nouvelle qui vient envahir leur espace. C'est du moins ainsi que je me sens. J'espère qu'avec le temps, je n'aurai plus cette impression.

Elle me montre le box qui m'est dédié. Il est assez petit mais devrait me suffire pour travailler. Elle s'éclipse cinq minutes et revient avec le sourire. Elle me dit que mon patron, Xavier Lafont, va me recevoir pour m'indiquer les tâches qui me seront dédiées. Elle retourne à son bureau. Je commence à sortir mes stylos et mes affaires quand j'entends une voix qui me fait frissonner. Il a une voix à damner un saint ! À la fois douce et ferme, ni trop grave, ni trop aiguë. Elle va parfaitement avec le personnage.

— Mademoiselle Cholat, suivez-moi, s'il vous plaît !

Au moment où je me retourne, je remarque qu'il est légèrement déstabilisé mais cette sensation ne dure qu'une fraction de seconde car il redevient maître de lui, ce qui me laisse presque penser que j'ai dû rêver. Se pourrait-il qu'il m'ait reconnue ? J'en doute fort. Cet homme est toujours aussi éblouissant. À trente ans, j'ai su son âge en lisant des articles sur lui dans des magazines, ses cheveux bruns sont devenus légèrement grisonnants vers les oreilles, mais cela lui donne un charme fou. Il me fait toujours ce même effet, alors que je ne l'ai vu qu'une fois auparavant, il y a plus de trois ans. Je me demande pourquoi et me répète dans la tête que je ne suis pas une adolescente, que je vais devoir apprendre à contrôler mes

pensées et mes émotions de midinette. Ce qui est probablement plus facile à dire qu'à faire ! Aucun autre homme, n'a jamais eu un tel effet sur moi. D'ailleurs, aucun ne m'a jamais intéressée auparavant et je ne suis pas choquée, à mon âge de ne jamais avoir eu de rapports sexuels. Mes études étaient bien plus importantes que tout. Il était hors de question que je me laisse distraire, pendant ces années, comme la plupart de mes amies. Xavier Lafont porte un costume qui lui va à ravir, d'un bleu qui met incroyablement en valeur celui de ses yeux, sa chemise blanche fait ressortir ses pectoraux, que l'on devine à travers le tissu. Il est à couper le souffle, je parie que toutes les femmes qui bossent dans ces locaux, sont secrètement amoureuses de lui. Pourtant, son regard est triste. Ce qui se comprend, j'ai appris, quelques mois après la conférence, le décès tragique de sa femme. Un cancer foudroyant. Les paparazzis étaient unanimes. Ce nouveau célibataire ne se remarierait jamais. Aucune femme ne pourrait refaire battre son cœur comme l'avait sa femme. J'ai eu un pincement au cœur. J'en étais jalouse mais, lorsque je me souvenais de sa façon de la regarder, j'en doutais aussi.

— Mademoiselle, vous entendez ce que je vous dis ? me demande-t-il.

Je ne m'étais pas rendu compte que nous avions déjà atteint son bureau.

— Bien évidemment, Monsieur, dis-je, en rougissant.

Je n'ai rien entendu, mais je ne pouvais me permettre de lui dire que je rêvais de lui caresser les cheveux et bien plus encore. Mais que m'arrive-t-il ?

— Cette semaine, reprend-il, j'ai une stagiaire qui finit et vous lui succéderez. En attendant, vous découvrirez les lieux, elle vous dira aussi en quoi consiste votre travail et tout ce que j'attends de vous. En clair, elle vous formera à votre future

tâche. D'ici la fin de la semaine, nous ferons le point et je vous attribuerai les tâches à venir. Est-ce clair ? Avez-vous des questions ?

Je suis bien trop pantelante pour dire quoi que ce soit. Je fais non de la tête.

— J'espère que vous n'êtes pas une de ces stagiaires écervelées, que j'ai déjà eues, qui tombent facilement amoureuses de leur patron ?

Prise sur le fait, je cherche une remarque qui m'aidera à reprendre une certaine contenance.

— Non, Monsieur. L'amour ce n'est pas pour moi. J'ai des projets bien plus importants que ça. J'essayais simplement d'organiser mes idées pour ne rien oublier de faire aujourd'hui. Je tiens à vous prouver que je mérite ma place ici.

Il m'observe un moment et finit par me sourire de manière énigmatique. Il n'ajoute rien et m'invite à regagner mon box. Il ne m'a même pas accompagné et présenté à l'équipe. Cet homme est un vrai goujat !

Je me présente à l'équipe. Une jeune femme, à peine plus âgée que moi, avec un regard sympathique, me serre chaleureusement les mains. Elle porte, elle aussi, pour ne pas changer, un tailleur, rose, avec une jupe assez courte, des talons hauts noirs. Elle est un peu trop maquillée à mon goût mais ça lui va bien. Elle est brune avec des cheveux courts mais bien ondulés comme les miens.

— Bonjour, me dit-elle, je suis la stagiaire qui s'en va. Shāïnèze Benalad. J'ai passé un an ici et je suis assez triste de m'en aller. Mais je sais que, grâce à ce cabinet, je serai une excellente avocate. Nous avons de la chance de travailler avec un homme aussi brillant et intègre.

Sur le ton de la confiance, elle ajoute :

— Tu sais que tu as été choisie parmi deux cent trente demandes ? Madame Janton a dit à Monsieur Lafont que tu étais la plus armée et la meilleure pour prendre ma relève. Il paraît que tu as vraiment bien réussi les tests. Elle n'a jamais corrigé une synthèse aussi exceptionnelle que la tienne, me murmure-t-elle, en me faisant un clin d'œil. Par contre, il n'est pas toujours commode et encore, toi, tu ne l'as pas vu dans sa période la plus sombre. Maintenant, il commence un peu à se remettre de la disparition de sa femme. Je suis si triste pour lui.

Pendant qu'elle me dit cela, je me sens triste, moi aussi, pour cet homme qui semblait si heureux. L'excellente nouvelle qu'elle vient de m'annoncer en est légèrement ternie.

— Crois en toi surtout, ajoute-t-elle.

Elle me tutoie, ce que j'apprécie. Nous avons à peu près le même âge, je préfère cela. Dommage qu'elle s'en aille. Elle me plaît bien et semble digne de confiance.

— Pourquoi n'as-tu pas essayé de rester au cabinet ? Je me permets de lui demander.

— Parce que j'ai envie de quitter Paris. Je suis restée six mois de plus. Mon chéri est muté à Bordeaux. Il est lieutenant de police et je veux le suivre, tu comprends ?

L'homme quitte son box et s'approche de nous. Puis, il me bombarde de questions. Je leur donne quelques renseignements me concernant. J'apprends aussi qui il est, Michel Bateau, vingt-neuf ans, avocat, il m'a l'air cultivé et dévoué à son travail. Il était le tuteur de Shaïnèze. Mais en ce qui me concerne, je ne travaillerais apparemment que pour Monsieur Lafont. J'apprends aussi qu'il est célibataire. Ils portent tous des costumes et tailleurs dans ce cabinet. Je comprends donc que le tailleur sera de rigueur tous les jours. Je note mentalement qu'il faudra m'en acheter.

Monsieur Lafont nous regarde et je sens son regard peser plus particulièrement sur moi. Nous comprenons que nous devons travailler et cessons nos bavardages. D'un commun accord, nous décidons qu'à la fin de la journée, nous irons boire un verre tous les trois, ils me donneront plus de détails sur le cabinet à ce moment-là. Nous nous mettons au travail. J'apprends que Michel travaille sur un dossier de divorce d'une des plus grandes fortunes du pays. La fille Sofia, trente ans, divorce et son mari veut récupérer beaucoup d'argent. Mais lui travaille pour qu'il ne récupère pas un sou. Il épulche les jurisprudences et le code pour cela. Sa femme est très en colère et l'a déjà fait renvoyer de l'entreprise familiale. Il l'a apparemment trompée. Elle l'a appris après l'avoir fait surveiller par un détective privé. Je ne savais pas qu'en France, il y avait autant de détectives privés ! Il faut travailler avec les riches pour le savoir. Il n'est pas donné à tout le monde de s'en payer un.

Shaïnèze me parle du travail, de ce que je vais devoir faire.

— Le matin en arrivant, tu vas devoir préparer les dossiers du jour et les mettre en place. Mais d'abord, je t'ai préparé des dossiers classés afin que tu comprennes comment se déroule une procédure. Monsieur Lafont travaille de manière très ordonnée, il veut que ses dossiers soient préparés ainsi et qu'ils soient très détaillés.

Elle me tend les dossiers que je vais devoir étudier afin d'en saisir la méthode de travail. Je les prends et elle ajoute :

— Tu auras de nombreux courriers aussi à préparer et envoyer. Il déteste les fautes, il va falloir taper tes dossiers, toutes tes recherches, tes ~~et~~ notes et les présenter de manière synthétique. De même, il déteste le travail brouillon. Il nous paye relativement bien, il estime que nous devons nous dévouer au travail comme lui. Il n'a plus de vie depuis le décès

de sa femme et il pense que nous sommes comme lui. En un an, j'ai failli me séparer deux ou trois fois de Mo. Fais bien attention !

— Ça tombe bien, lui dis-je, je n'ai pas de petit ami et pour l'instant, en avoir un ne fait pas partie de mes projets immédiats.

Elle me regarde, probablement choquée et sceptique, mais ne dis pas un mot. Je l'en remercie d'un sourire. Je ne suis pas inquiète, j'écris parfaitement bien la langue française. Et mes nombreuses lectures m'ont permis de ne plus faire de fautes mais aussi d'approfondir mon lexique.

Elle continue à m'expliquer le travail jusqu'à midi. Mon patron n'est pas sorti de son bureau de la matinée et il a passé son temps au téléphone. Il a l'air contrarié. J'ai pu l'observer à de nombreuses reprises. À aucun moment il n'a tourné la tête vers nous, vers moi. J'en suis presque déçue.

— Il est l'heure d'aller manger, me dit Shaïnèze. Tu as une heure. Cet après-midi, Monsieur Lafont ne sera pas présent. Il part d'ici quelques minutes et ne reviendra que demain matin. Il doit plaider. Il a plusieurs audiences aujourd'hui. Je ne l'accompagne pas parce que je dois travailler avec toi. La semaine prochaine, tu l'accompagneras probablement. Il arrivera qu'il te fasse participer à ses rendez-vous ou déjeuners d'affaire. Je veux finir le dossier sur lequel je travaille. J'irai manger un peu plus tard.

C'est à ce moment-là, que Monsieur Lafont sort de son bureau, il vient nous voir et m'adresse la parole :

— J'espère que vous avez compris à quel point j'aime le travail bien fait. Si vous voulez rester parmi nous, il vous faudra apprendre vite.

— Ne vous en faites pas, Monsieur, je lui réponds un peu trop brusquement, je me reprends aussitôt. Veuillez m'excuser,

vous pourrez compter sur moi la semaine prochaine. Au départ de Shaïnèze, vous aurez une stagiaire opérationnelle et compétente.

Il s'en va et, de dos, je l'entends dire d'un ton acerbe :

— J'espère bien après tout ce que l'on m'a dit sur vous, sinon je vous vire.

— Quel homme charmant ! dis-je, à Shaïnèze, au moment où il part.

Nous explosons toutes les deux de rire. Il ne se retourne pas, mais, quelque chose dans sa démarche me dit qu'il a entendu ce que je viens de dire. Tant pis pour lui, il ne l'a pas volé. Je ne me serai jamais doutée qu'un homme aussi beau et aussi sûr de lui puisse être aussi imbu de sa personne. Pourtant il n'en avait pas l'air, quand il est venu avec sa femme à la conférence. Il semblait tellement différent à cette époque. Son regard est beaucoup moins vivace qu'avant. Il semble même éteint, en quelque sorte. Cela me chagrine pour cet homme. J'ai senti une certaine attraction entre nous, lorsqu'il me parlait. Ai-je rêvé ? Était-ce réel ? Je n'en savais rien et je ne sais pas si un jour, je le découvrirai. Cet homme est, avec certitude, une énigme pour moi. Je suis déçue de savoir qu'il ne sera pas là cet après-midi. Mais je sais qu'un avocat a de nombreux rendez-vous d'affaire et plaidoiries en extérieur. Je ne le verrai probablement pas très souvent au cabinet. Cela est préférable. Cet homme est dangereux pour moi. Je sens bien que je ne peux expliquer cette conviction.

Chapitre 3

Je la laisse finir de travailler et monte à l'étage, à la cafétéria. Elle est immense et bien agencée. Elle est neuve. Ses grands comptoirs et ses grands espaces compartimentés permettent aux gens de discuter en toute intimité. Je reconnais des têtes que j'ai rencontrées ce matin, mais ne connais aucun nom. Il y a différentes entrées, toutes sortes de plats, des salades, des pizzas, des grillades, de la charcuterie et de nombreux desserts. J'opte pour une salade César composée de tomates, d'œufs, de poulet grillé et de quelques pignons. Je suis encore sous le choc de ma nouvelle rencontre avec Xavier Lafont. Je paie à la caisse et cherche une place où m'asseoir. Je décide de m'installer seule à une table à l'écart. Mon téléphone se met à sonner. Il s'agit de ma mère. Il y a du monde mais l'espace n'est pas encore bondé.

— Bonjour maman.

— Bonjour ma chérie. Alors ? Vas-y, raconte-moi tout, me dit-elle. Est-il toujours aussi beau que la dernière fois que tu l'as vu ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai un patron qui semble être un tyran car il n'a pas de vie. Mais il est, en effet, toujours aussi sublime. Bref, ça ne suffit pas, cela dit. Tu me connais, ça va aller. Je vais m'adapter et apprendre vite.

— Dis donc, tu me sembles déjà bien irritée.

Et voilà que mes idées vagabondent de nouveau. Je pense à la rencontre de mes parents. J'entends ma mère me raconter leur histoire d'amour qui dure depuis trente ans et ils sont toujours aussi heureux ensemble. Comme tout le monde, ils ont eu des moments difficiles mais ont toujours réussi à s'en sortir.

À son arrivée en Métropole, en quittant la Guyane, elle a emménagé dans le sud et fait des études d'anglais. Huit ans plus tard, elle était bardée de diplômes et agrégée. Elle enseignait au collège quand elle fit la rencontre de mon père, dans un restaurant. Tous deux célibataires y mangeaient. Ils étaient à des tables voisines. Voilà que papa se mit à parler à maman. Elle fut immédiatement sous le charme et lui aussi apparemment.

— Bonjour, je m'appelle Fabien Cholat. Je mange seul, ça vous dirait de m'accompagner ?

Mon père a toujours été sûr de lui. Il plaisait et profitait de la vie, du moins, jusqu'à sa rencontre avec maman.

— Bonjour, pourquoi pas. Après tout, moi aussi je suis seule pour déjeuner. Je m'appelle Sarah Juniel.

Ils se sont serré la main et ils ne se sont plus jamais quittés. Maman a ensuite enseigné au lycée et est maintenant professeur de linguistique anglaise à la fac de Montpellier Paul Valéry. Papa, lui, est ingénieur. Tous deux contrastaient tant, papa est grand, blond aux yeux bleus et maman une belle femme noire svelte mais assez petite. Papa avait quand même pris plusieurs mois avant de présenter maman à sa famille, qui l'avait aussitôt adoptée. Elle était si gentille et sincère. Les gens ne pouvaient que l'adorer. Son franc-parler plaisait aussi. Et puis, elle était professeur donc instruite, cela devait probablement compter aussi. Ils se marièrent deux ans plus tard, à vingt-huit ans et trente et un ans et eurent deux enfants, mon grand frère Kévin et moi. Nous ne nous ressemblons pas du tout, j'ai des cheveux ondulés, châtain clair et les yeux bleus, bien que ma peau soit très bronzée. Je bois littéralement le soleil qui me hâle merveilleusement bien la peau. Mon frère lui est bien plus pâle, on le prendrait pour un blanc pur s'il n'avait pas des cheveux légèrement crépus. Il a aussi des yeux

noirs. Je me mets dans un coin de la tête que je dois l'appeler car cela fait bien quinze jours que je ne l'ai pas eu au téléphone. Il est plus âgé que moi de cinq ans. Il est ingénieur comme papa. Il s'apprête à se marier, dans cinq mois, avec Lana, une jeune femme de vingt-neuf ans. Je m'entends très bien avec cette interne en pédiatrie. Ils attendent la fin de ses études de médecine pour avoir des enfants.

— Maman, comment va Kévin ? lui dis-je, pour changer de conversation.

Je savais que parler de mon frère et forcément du mariage suffirait à cela.

— Eh bien écoute, il va bien, ma foi. Les préparatifs avancent. Il aura un beau mariage. Et toi aussi, un jour, si tout va bien.

J'imagine son magnifique sourire pendant qu'elle parle.

— Maman, je finis de manger, il faut que je retourne travailler. Je vous recontacte bientôt. Je vous embrasse papa et toi.

Je coupe court à la conversation avant qu'elle ne me fatigue avec mes relations amoureuses inexistantes.

— Bisous, ma chérie. Surtout, tiens-moi au courant.

La journée passe vite et je pars comme convenu, prendre un verre avec mes collègues. Je ne suis pas fan d'alcool et Shaïnèze n'en boit pas non plus. Nous optons pour des cocktails sans alcool. Michel lui prend une bière. Nous trinquons à ma santé et à tous les dossiers que nous allons gagner. Je me sens forte et fais le serment à ce moment-là que je vais être la plus douée de tous les stagiaires que mon patron aura jamais.

Je rentre enfin chez moi. Il est dix-neuf heures et Aurore se rue littéralement sur moi.

— J'ai bu un verre avec des collègues.

Je la regarde amusée. Aurore Romani est une belle jeune femme de mon âge, brune avec quelques taches de rousseurs. Elle est adorable, franche et toujours prête à m'aider, bien qu'elle ne conçoive pas qu'à mon âge, je sois encore vierge. Elle est un peu plus grande que moi, un mètre soixante-quinze environ, mais bien plus fine. Elle a tout de même de belles formes qui lui vont très bien.

Elle est vêtue d'une jolie robe longue, jaune avec des longues manches mais ne porte pas de soutien-gorge, comme toujours.

Nous nous sommes rencontrées le jour de la rentrée, nous entamions notre première année et je la trouvais prétentieuse. Je me souviens que je la détestais à cette époque. Elle semblait avoir des résultats excellents sans travailler, alors que moi, je bossais comme une malade pour avoir des résultats équivalents aux siens. Et elle passait tout son temps en boîte de nuit ! Elle m'horripilait à un point, qu'un jour, je lui ai dit qu'elle était superficielle et qu'elle n'était qu'une fille facile. J'avais ajouté qu'elle n'avait pas besoin de faire des études car elle rencontrerait forcément un homme riche et assez bête pour l'épouser. Elle me regarda d'un œil noir et je vis une larme couler de ses yeux. Je m'en étais voulu et m'étais excusée car cette fille semblait inébranlable. Il était difficile de l'imaginer pleurer. Après quelques semaines à apprendre à la connaître, elle m'avait annoncé que ses parents avaient été trop sévères, mais surtout peu présents pour elle, lorsqu'elle était enfant. Tous deux étaient de grands psychiatres à Paris et très occupés. Elle voulait s'amuser un peu. Elle était surdouée et détestait l'école mais comprenait tout tellement facilement qu'elle en profitait et s'en vantait. Avec le temps, je m'étais rendu compte qu'elle était super sympa et qu'elle avait le cœur sur la main.

Elle m'avait aidé un peu à me dérider et nous avons travaillé ensemble à partir de ce moment-là, améliorant encore nos résultats. Elle avait fini major de notre Master et je la secondais. J'en étais ravie, il n'y avait plus aucune rivalité entre nous. À vingt-deux ans, elle fait son stage à l'ENM⁴ pour devenir juge pour enfants. Cela lui tient à cœur et elle fait son travail admirablement bien. Elle prétend ne vouloir sortir avec personne pour l'instant et d'abord profiter de la vie avant de s'engager. Mais je la soupçonne de s'intéresser à un de ses futurs confrères, juge. Elle m'en parle bien trop souvent ces derniers temps. Il est vrai que le juge Paul Thavers est beau, mais pas autant que mon Xavier. Non mais, que m'arrive-t-il ? C'est à peine s'il me regarde et je l'appelle ainsi ! Revenons sur le juge Thavers. La trentaine, il est blond aux yeux verts et aux cheveux mi-longs, une coupe qui lui va à ravir.

— Eh oh ???

Elle me ramène brutalement à la réalité.

— Excuse-moi. Je rêvassais.

Je me décide à lui raconter ma journée. Elle me sourit.

— Je suis sûre que tu lui plais et qu'il te regarde quand tu as le dos tourné. Ce n'est pas le top ça ?

— Je pense que tu te fais des idées. Je le sens froid. Et je suis persuadée qu'il n'aimera jamais aucune femme comme il a aimé sa femme ! Et tu sais comme je suis passionnée, je ne peux pas être la seconde.

Elle me rappelle que j'ai obtenu mon Master II en seconde position à la fac, juste après elle. La traîtresse ! Je la pince pour lui signifier que c'est un coup bas. Elle me fait un grand sourire.

⁴ Ecole Nationale de Magistrature

— Et puis vu ton passé, tu ne devrais pas être aussi exigeante, ajoute-t-elle.

Puis elle change de sujet.

— Alors on mange quoi, ce soir ?

— Je n'en sais rien, je mangerais bien un truc rapide, lui dis-je, sans relever sa phrase précédente.

— Des pâtes à la carbonara, qu'en penses-tu ?

— C'est parfait pour moi.

Nous préparons le repas en discutant et nous mangeons en parlant à bâtons rompus. Nous finissons par une salade et un yaourt.

À la fin du dîner, Aurore reçoit un appel. Je la vois sourire en regardant son iPhone 6 et s'éclipser dans sa chambre.

Nous vivons dans un F3 de soixante-cinq mètres carrés. Il y a deux chambres, un beau salon et une cuisine ouverte. Nos parents payent mille trois cents euros pour ce bel appartement que nous avons dans le dix-septième, rue Pouchet. Dorénavant, nous le paierons toutes les deux. Il est situé à proximité de la fac et de mon nouvel emploi.

Au bout d'une demi-heure, Aurore surgit de sa chambre et me dit :

— Je sors. Paul m'invite à boire un verre.

— Eh bien dis donc ! C'est merveilleux ça ! Profites-en bien ! Et surtout tu me raconteras tout demain.

Elle est bien habillée, elle s'est changée. Elle a opté pour une magnifique robe noire dos nu, des collants et une paire de chaussure rouge à talons très hauts. Elle arbore un maquillage bien sophistiqué.

— Tu vas le rendre fou, lui dis-je, si tu ne te transformes pas en glaçon.

— J’espère bien passer la nuit avec lui. Il me réchauffera. Croisons les doigts !

Et elle s’en va, enfilant son manteau de fourrure en riant. Pour la première fois de ma vie, je suis jalouse de ma meilleure amie. Quelle chance elle a, de plaire à l’homme qui lui plaît !

Un coup de fil me sort de ma rêverie. Je regarde mon iPhone 5S, je ne suis pas encore passé au 6, trop cher pour mon budget. Mes parents ne souhaitent pas que je travaille et voulaient que je me consacre à mes études. Je refusais d’abuser de leur générosité. Mais avec la paye que je toucherai durant mon stage, peut-être serait-ce une folie que je me permettrai d’ici peu. Je ne connais pas le numéro qui m’appelle mais je réponds.

— Allô ? dis-je, légèrement inquiète.

— Bonsoir, Mademoiselle Cholat. Je travaille sur un dossier qui m’embête un peu. J’aurai besoin d’aide.

Je sais de qui il s’agit. Mon cœur bat la chamade. Xavier Lafont, mon patron a besoin de moi. Je suis étonnée qu’il souhaite travailler avec moi dès mon premier jour, mais en même temps, je me sens flattée de cette opportunité. S’il m’a choisie, c’est qu’il sent que je suis une bonne stagiaire, non ?

— Je vous rejoins au bureau, d’ici trente minutes.

Et en toute honnêteté, je suis ravie de le revoir plus tôt que prévu.

— Non, je suis à mon domicile. Rien de mieux que la pratique pour progresser.

— Parfaitement, je lui réponds, sans me démonter.

Mais la réalité est tout autre. Ces propos me semblent avoir un double sens, mais je ne veux pas y penser.

Je suis inquiète, mais je me dis que nous serons probablement nombreux chez lui à travailler. Cela me rassure.

Je note rapidement son adresse. J'enfile une robe verte en laine et des bottes plates noires. J'attache mes cheveux en une belle queue-de-cheval, prends mon sac, mon manteau. Je laisse un message à Aurore, au cas où elle rentrerait avant moi, ne sachant pas combien de temps va durer mon travail. En attendant le taxi que mon patron m'a envoyé, je colle le post-it sur la porte du frigo :

Mon patron a besoin de moi pour bosser, je ne sais pas quand je vais rentrer. Bonne soirée. Bisous ma chérie.

Je ne lui envoie pas de SMS pour ne pas la distraire de son rendez-vous. Curieuse comme elle l'est, elle ne profiterait pas de sa soirée avec son futur amant. Elle le verra bien, si elle rentre avant moi.

Chapitre 4

Moins d'une demi-heure plus tard, me voilà devant un grand portail. Je sonne et attends qu'on vienne me chercher. Après plusieurs minutes qui me parurent durer une éternité, mon patron arrive et s'efface pour me laisser passer. J'aperçois une grande bâtisse. Suis-je vraiment à Neuilly ? Je ne savais même pas, qu'il y avait des maisons là-bas. Une demeure beige avec des volets bleus. La première chose qui me vient en tête, est qu'elle doit coûter particulièrement cher. Mon patron, comme s'il lisait dans mes pensées, m'annonce :

— Un cadeau de mariage de nos parents.

— Elle est très belle. Il n'y a pas de plus beau cadeau, dis-je, ne sachant quoi ajouter.

Je sens un frisson passer le long de ma colonne vertébrale. Il est surpris et me demande :

— Vous avez froid ? Pourtant il fait relativement bon ce soir. Rentrons avant que vous n'attrapiez un rhume.

Je ne réponds pas mais le suis volontiers. Je suis contente qu'il ne se rende pas compte que c'est lui qui me fait cet effet-là. Je me sens terriblement attirée par cet homme. Je suis incapable de me montrer indifférente lorsqu'il est proche de moi. Cette tenue décontractée, jean et polo à manches longues, lui va aussi bien que ses costumes. Le polo fait ressortir les muscles saillants de sa poitrine. Oh mon Dieu ! Quel homme magnifique ! Il n'y a pas de termes assez forts pour le caractériser. Et ce jean qui épouse parfaitement ses cuisses musclées ! Comment un homme peut-il être aussi sublime ? Je me questionne. Je suis littéralement en transe en marchant derrière lui et en détaillant chaque partie de son corps.

En pénétrant dans la maison, je constate qu'elle semble pleine de vie. Les murs sont colorés et chargés de divers tableaux. Nous y rentrons par la cuisine. Relativement spacieuse. Dotée d'un équipement moderne, elle est tout simplement époustouflante. Les meubles récents sont en bois clair et ils s'harmonisent parfaitement avec la couleur jaune du mur. Il y a un îlot central avec un évier et un peu plus loin, une plaque à induction. Je les imagine, lui et Nathalie, cuisiner ensemble leurs repas, le soir en rentrant chez eux.

— C'est ma femme qui a fait faire les travaux et qui a décidé de tout. Je n'avais pas mon mot à dire. Mais elle a fait un travail grandiose, ne trouvez-vous pas ?

Je rougis, prise sur le fait de rêvasser dans la cuisine au lieu de penser à mon travail.

Il me regarde avec cette même intensité que la première fois qu'on s'est rencontrés. Et aussi ce matin, au cabinet. Je sens une véritable attraction entre nous. Mais je mets mon impression sur le compte de mes envies les plus folles, je dois l'avouer. C'est moi qui espère cela, je doute que ce soit véritablement réciproque. Je m'en convaincs, secoue la tête pour chasser cette idée saugrenue et reporte mon attention sur lui.

— Vous avez bien fait, lui dis-je, elle avait un vrai talent pour cela. Moi, je n'aurais jamais pu faire aussi bien.

Son regard change et se durcit.

— Je m'excuse, réussis-je à articuler, en bégayant. Je n'aurais pas dû dire cela.

Il se radoucit subitement et ajoute :

— Ne vous en faites pas ! Avez-vous déjà dîné ?

— Oui, avec ma colocataire, avant qu'elle ne m'abandonne pour aller boire un verre avec son futur mec, je suppose.

Je rougis en me rendant compte de ce que je viens de dire. Je ne comprends pas pourquoi, j'en ai autant dit sur ma soirée. Mon patron s'en fiche. Quelle idiote, je suis ! Il doit me prendre pour une cruche.

— Finalement, elle a eu raison, vu que vous devez travailler. Elle se serait retrouvée seule. Au moins, vous êtes occupées, toutes les deux. Moi, je n'ai pas eu le temps de manger, je vais me préparer quelques sandwiches et nous pourrions nous mettre à la tâche.

Il est adorable. Il ne me prend pas pour une imbécile finalement. STOP ! Je reprends le fil de la conversation. Le silence commence à devenir légèrement pesant.

— Nous sommes seuls ? je lui demande, subitement inquiète.

Je me rappelle que mes nouveaux collègues m'ont appris que mon patron recommençait à sortir régulièrement avec des femmes. J'ai eu un véritable pincement au cœur en apprenant cette nouvelle. Mais il est hors de question que j'en devienne une. Il me plaît terriblement pourtant. Je préférerais un homme plus disponible et qui pourrait m'aimer, comme lui a aimé et aime encore probablement sa femme.

Il doit le sentir à ma voix, vu qu'il me répond abruptement.

— Oui, mais ne vous en faites pas, nous ne ferons que travailler. Vous n'êtes pas mon type de femmes.

Au lieu de me rassurer, ce qu'il vient de me dire me fait mal. Je me sens terriblement blessée, mais j'essaie de ne pas le laisser paraître. Quel con !

— Parfait, je réponds, nous sommes sur la même longueur d'onde, car les promotions canapés, ce n'est pas mon truc.

Je rigole, d'une manière qui, je l'espère, ne sonne pas trop faux, ou du moins qu'il ne s'en rend pas compte.

Il se prépare rapidement des sandwiches, composés de tranches de pain de mie, de beurre, de salade, de jambon et de tomates. Ses mouvements sont précis et rapides. C'est stupide, mais on sent à quel point cet homme est sûr de lui, dans sa façon de faire. Je m'imagine, en voyant ses doigts bouger, quel merveilleux amant il doit être ! Oh mon Dieu, je m'égare quelque peu là ! Je chasse ces idées déplacées de mon esprit. Je n'arrive pas à être rationnelle en sa présence. Après tout, il vient de me dire qu'il ne sortira jamais avec moi. Je dois me rendre à l'évidence. Cet homme, le seul qui m'ait jamais plu à ce jour, ne s'intéressera jamais à moi et ne voudra jamais de moi. Je le surprends à m'observer et mes yeux se noient dans les siens. Je ne sais pas à quoi il pense, mais je donnerais tout pour le savoir. Je suppose qu'il pense à sa femme, je finis même par m'en persuader. Il détourne les yeux, prend l'assiette qui contient ses sandwiches, une bière et m'entraîne dans le salon. Celui-ci a l'air deux fois plus grand que la cuisine. Il est épuré. Il comporte plusieurs bibliothèques, chargées de livres. Je m'attarde devant l'une d'entre elles. Ils lisent beaucoup apparemment et ont des goûts très éclectiques en matière de lecture.

— Ma femme adorait lire. Elle les a tous lus. En ce qui me concerne, je suis plus attiré par la lecture des codes depuis la faculté.

Il y a un coin salon avec un grand canapé, qui sépare la pièce en deux, une immense télévision, ainsi qu'un coin salle à manger pour les repas ou pour les soirées travail, comme ce soir.

Il m'invite à m'asseoir en face de lui, sur la grande table de la même couleur que les meubles de la cuisine. Cependant, les murs du salon sont couleur saumon. Un choix assez bizarre pour une telle pièce, mais qui finalement lui donne du cachet.

Décidément, cette femme avait un vrai don pour la décoration ! elle me fait penser à Valérie Damidot dans D&co, qui adore les couleurs. Je souris, en y pensant.

— Vous avez un très beau sourire, Mademoiselle Cholat, mais nous sommes là pour travailler. Dites-moi ce qui vous fait cet effet ?

Je rougis encore une fois comme une adolescente et je reviens sur terre.

— Pardonnez-moi, je pensais à Va...

— Valérie Damidot, dit-il en même temps que moi.

Nous éclatons de rire ensemble, comme si nous étions complices et habitués à cela. Puis son regard s'assombrit à nouveau, pour la énième fois de la soirée.

— Ma femme a très bon goût et l'association des couleurs, c'est vraiment son truc. Elle a l'art et la manière de les associer.

Je ne me permets pas de lui mentionner qu'il parle d'elle au présent. J'ai trop peur qu'il ne continue pas à se confier à moi. J'apprécie qu'il me parle d'elle, même si ça me fait mal. Je souris et il poursuit.

— Elle était tout pour moi, vous savez. Merci de ne pas m'interrompre et d'écouter quand je vous parle d'elle. Je ne vous connais pas et je vous raconte toutes ces choses. Elle me manque tant ! Elle mettait tellement de cœur dans tout ce qu'elle faisait et elle était tellement admirable. Une femme, comme il y en a peu.

Je lui dis :

— Je vous souhaite de trouver une femme qui saura vous aimer comme elle et que vous pourrez aussi aimer, comme vous l'avez aimée.

En prononçant ces mots, je me rends compte que j'ai été trop loin. Mon patron se renferme sur lui-même et reprend de manière sarcastique et cruelle :

— Ça ne risque pas ! Je n'ai pas l'intention de me remarier ! Je ne veux pas d'enfants, ni d'une femme. Je couche avec elles, je me fais plaisir, je leur en donne aussi, mais plus personne n'aura mon cœur. Il est bel et bien mort avec Nathalie.

Son regard brille d'une telle intensité, que j'en suis déroutée. Il ajoute, encore plus cruel :

— Vous n'êtes pas mon genre, mais si vous souhaitez coucher avec moi, je suis prêt à vous satisfaire, Mademoiselle Cholat. Cependant, ne rêvez pas et ne tombez surtout pas amoureuse de moi. Vous en souffrirez !

Je suis horrifiée et meurtrie, je me sens obligée de répondre avec véhémence :

— Monsieur, si cela peut vous rassurer, je ne crois plus au prince charmant à mon âge. Mais ce n'est pas pour autant que je me jeterai sur le premier homme venu. Je vous ai déjà dit ce que j'en pensais.

— Je vois comme je vous plais, vous essayez de vous mentir, mais je le sens. Je suis bien plus âgé que vous. Je ne peux expliquer cette attraction qui nous lie, mais je pense qu'une fois assouvie, nous nous sentirons bien mieux.

Il avoue enfin qu'il y a bien quelque chose, qui nous attire l'un vers l'autre. Je ne me faisais pas de film.

Comme pour prouver ses dires, il s'approche de moi et m'attire dans ses bras pour m'embrasser. Son souffle est chaud, sa langue s'insinue dans ma bouche. Cette sensation est merveilleuse. Je me sens devenir toute moite dans mon intimité et mes jambes sont flageolantes. Je me sens tomber, mes jambes n'arrivent plus à me tenir mais il me rattrape, me rapproche encore plus de lui. Je respire son odeur, il porte un

parfum que j'adore, Hugo Boss. Je me délecte de cette fragrance et me liquéfie quand il s'arrête net. Sans doute se rend-il compte qu'il vient d'embrasser une femme dans la maison de la sienne ? Je n'ai jamais ressenti cela de ma vie pour qui que ce soit. Je ne me doutais même pas qu'un baiser pouvait être aussi puissant ! Cet homme est dangereux pour moi. Je le sens une nouvelle fois, il est toxique. J'essaie de parler avec assurance.

— Vous avez raison. Ce qui me plaisait en vous, c'était de voir à quel point vous pouviez aimer un autre être humain. Mais rassurez-vous, je n'attends absolument rien de vous. Je pense qu'au bureau, vous trouverez bien assez de femmes pour vous divertir. Je ne souhaite pas faire partie de votre harem. Mon stage est essentiel pour moi. Il est hors de question que je gâche tout pour une partie de jambes en l'air un homme qui n'arrive pas à oublier un fantôme. Celui que vous êtes devenu ne me convient pas, je peux vous le garantir.

Il tressaille autant que moi. Il est en colère et je pense que, si j'avais été un homme, il aurait pu me frapper. Au lieu de ça, il me hurle de rentrer chez moi, qu'il ne veut plus de moi chez lui et que, dorénavant, il ne me conviera chez lui qu'en compagnie d'autres collègues. Comme si l'idée d'être seule avec lui venait de moi ! Je suis triste. Je sais que j'ai été trop loin et le regrette presque en voyant le regard lourd et malheureux qu'il me jette. Il ne m'adresse plus la parole jusqu'à mon départ. Il appelle un taxi, s'acquitte de la note et lui donne mon adresse. Lorsque la voiture s'éloigne, je m'effondre. Je pleure toutes les larmes de mon corps en comprenant que je suis en train de tomber amoureuse de cet homme que je connais à peine. Mais quelle idiote je suis ! Je sais aussi qu'il ne m'aimera jamais. Comment peut-on aimer un homme qu'on ne connaît pas ? On dirait une gamine de quinze ans. J'ai honte de moi. Je sais maintenant

qu'il me désire aussi, alors qu'il a affirmé le contraire. Je l'ai senti, quand il m'a rattrapée lorsque j'ai failli tomber et qu'il m'a embrassée. Son cœur battait si fort, presque autant que le mien. Mais j'ai aussi compris que son cœur appartiendrait à une autre pour toujours. Je ne suis pas prête à accepter ça.

Le taxi s'arrête et le conducteur, gentil, me regarde et me dit doucement :

— Vous êtes arrivée, Mademoiselle.

Je vois qu'il veut ajouter quelque chose. Il hésite et au bout de quelques secondes, il se permet d'ajouter :

— Belle comme vous êtes, vous ne devriez jamais laisser aucun homme vous traiter de cette manière.

Je le remercie. Je sèche mes larmes et rentre.

Quand je pénètre dans la pièce, Aurore est dans la cuisine, une petite bouteille d'eau à la main. Dès qu'elle m'aperçoit, elle la jette par terre et accourt vers moi. Je ne dois pas être belle à voir. Du coup, je me remets à pleurer. Mon mascara a dû couler et mes yeux doivent être gonflés. Elle ne dit rien et me reconforte, en me gardant simplement dans ses bras. Au bout d'une vingtaine de minutes, je lui raconte ma soirée.

— Nous n'avons pas travaillé, je ne sais pas ce qu'il voulait que nous fassions, mais du coup, on n'a rien fait.

J'omets de lui dire que je me suis rendu compte que j'étais amoureuse de cet homme. Je me sens bien trop stupide pour cela.

— Quel salaud !

— Non, je le savais. Enfin et toi, raconte-moi ta soirée !

Je veux changer de sujet, car cela me peine trop de penser à notre tête à tête. Aurore, heureuse, saisit la perche que je lui tends.

— Torride ! me dit-elle, en me faisant un clin d'œil. C'était trop bon ! Il m'a prise dans tellement de positions que j'en

tremble encore ! J'ai joui au moins trois fois ! Cet homme est un amant hors pair. Là, il dort, il est trop épuisé. Il me plaît vraiment, tu sais ! J'espère que nous deux, on va rester un bout de temps ensemble !

Elle ne croyait pas en l'amour éternel et à l'homme fidèle. Je suis heureuse d'entendre que son discours change. Je la serre dans mes bras et lui ordonne d'aller se coucher. Je fais de même. Tel un robot, je vais dans ma chambre, allume la lumière et mets mon pyjama.

Je passe la nuit à ressasser ma soirée. Mais pourquoi m'a-t-il demandé de venir ? Je ne comprends pas. Je ne ferme pas l'œil de la nuit.

Lorsque mon réveil sonne, je suis encore plus épuisée. Nous ne sommes que mardi et mon deuxième jour va commencer. La semaine va être terriblement longue. Je suis attirée par mon patron et en même temps, je déteste la personne qu'il est. Je ne savais pas qu'il était possible de ressentir des sentiments aussi contradictoires pour une seule et même personne. Mais je l'apprends à mes dépens.

Je me prépare tel un automate : un tailleur bleu, chemisier blanc, des bottes bleues assorties à petits talons et beaucoup de maquillage pour masquer ma fatigue.

À huit heures trente, je suis devant les locaux. Arista est à son poste, toujours aussi peu aimable. Je crois qu'elle m'énervé encore plus aujourd'hui, vu que je ne suis pas de bonne humeur.

— Déjà une sale tête et ce n'est que ton deuxième jour. Ça promet, me lance-t-elle, avec un grand sourire montrant ses dents blanches.

— Tu sais quoi, mêle-toi de tes affaires. Il me semble que tu es payée pour accueillir les gens, alors souris et ferme-la !

Je sens que je l'ai touchée. Elle ne s'attendait pas à cette repartie de ma part, simple stagiaire. Connasse ! C'est maintenant officiel, elle et moi ne serons jamais amies. Mais je m'en contre fiche. Je ne l'aime pas. Elle n'avait qu'à pas me provoquer. Au moment où elle s'apprête à me faire une remarque, mon patron apparaît et rétorque :

— Je suis tout à fait de l'avis de Mademoiselle Cholat. Faites votre travail et gardez vos réflexions pour vous !

Il semble avoir assisté à toute la scène.

À cet instant, Arista, qui a probablement moins de trente ans, parait en avoir quarante, tant elle semble me haïr ! Les muscles de son visage sont contractés, on pourrait penser qu'elle grimace.

Je tourne la tête et regarde mon patron qui m'entraîne vers l'ascenseur en me tenant fermement par la taille.

Chapitre 5

Je sens encore son odeur, ce parfum si enivrant. C'est de la torture. Dans l'ascenseur, je me dégage et recule. Ce petit espace clos met mon corps à rude épreuve.

— Qu'est-ce qui vous prend, je lui demande irritée.

— Je pense que de nous deux c'est plutôt moi qui dois être énervé, Mademoiselle, me dit-il. J'ai dû passer une nuit blanche pour finir seul le dossier sur lequel, dois-je vous le rappeler, nous aurions dû être deux à travailler. Ce que je déteste. Si vous n'êtes pas efficace, je me passerai de vos services.

— Dois-je vous rappeler que c'est vous qui m'avez congédiée.

— C'est la meilleure idée que j'ai eue, me soutient-il.

— En tout cas, n'oubliez pas ce que je vous ai dit, Monsieur. Je veux que les choses soient bien claires entre nous.

— Dit-elle, alors qu'elle n'a pas pu garder son équilibre quand je l'ai embrassée ! Imaginez tout ce que je vous ferais ressentir si je vous baisais. Vous ressentiriez des sensations que vous n'avez jamais connues auparavant ou même imaginées, c'est certain ! Aucun homme ne vous a et ne pourra jamais vous faire frémir et apprécier ce que je pourrai vous faire.

Il ne pouvait pas si bien dire. Il m'avait montrée, en quelques secondes, à quel point mon corps était comblé lorsqu'il était à proximité du sien. Mais je n'avais pas l'intention de céder.

— Vous êtes d'une prétention ! Dieu sait comme je déteste ce genre de personnes !

— Je ne vous demande pas de m'aimer. Nous parlons de sexe, Mademoiselle, pas d'amour. En ce qui me concerne, je vous ai menti sur ce point. Bizarrement, je vous désire depuis que je vous ai rencontrée...

Il ne poursuit pas et l'ascenseur arrive enfin. Je suis pantelante. Qu'a-t-il voulu dire par là ? Se souvient-il du regard que nous avons échangé, il y a plus de trois ans ? J'en doute fort. Il doit parler de notre rencontre d'hier.

Je n'ai pas pris de petit-déjeuner car je n'en avais pas envie. Je le regrette maintenant. Je suis sans doute un peu pâle en arrivant. Xavier Lafont a passé une nuit blanche, mais on ne le dirait pas. C'est trop injuste. Il porte un costume bleu comme s'il était assorti à mon tailleur. Il me désire, j'en suis heureuse, mais il ne ressent rien d'autre pour moi. Je me rends compte que mon patron est sorti de l'ascenseur depuis déjà une minute quand je me décide à le suivre. Je l'observe lorsqu'il rentre dans son bureau. Il referme la porte derrière lui et se met à téléphoner. Je vais à mon box et je m'assieds après avoir salué mes collègues. Tous trois voient que je ne suis pas en forme, mais personne ne me questionne, ce que j'apprécie.

Nous nous mettons à travailler et quelques minutes après Xavier Lafont revient, énervé. Il nous hurle dessus et nous convoque dans son bureau. Tous se précipitent sauf moi. Il est hors de question que l'on me parle de cette manière. Une minute plus tard, il est devant mon box et me chuchote :

— Si la princesse veut se donner la peine de venir dans mon bureau, d'un ton ironique, mais plus doux.

Je sens le désir dans ses yeux quand je me tourne pour le regarder. Je frissonne. Je sens encore cette odeur ! Et je lui chuchote à mon tour à l'oreille, en me levant :

— J'apprécie votre nouvelle approche, sachez que je ne suis pas un chien. Bien que je ne sois qu'une stagiaire, il est hors de

question que j'accepte que vous me parliez comme vous venez de le faire.

Il ne dit rien et se dirige vers son bureau, un sourire moqueur aux lèvres.

Je le suis, les autres sont sidérés. Ils me regardent sans comprendre. Il nous annonce qu'un paparazzi a pris des photos d'un client très connu. Monsieur Valeau, patron de la plus grande chaîne d'hôtels en France, a été surpris en compagnie d'une de ses maîtresses. Nous devons absolument trouver un moyen de les récupérer ou de l'empêcher de les faire publier.

Il veut qu'on s'occupe de ce dossier avant midi. Il semble nerveux. Lui qui ne perd apparemment jamais le contrôle n'est pas comme d'habitude. Shaïneze et moi sommes sur ce dossier sensible. Michel doit absolument finir son travail concernant la femme riche et son mari infidèle.

Nous nous mettons tous au travail et, à midi, toutes nos affaires sont bouclées. Nous avons proposé au paparazzi assez d'argent pour étouffer l'affaire et le mari de la riche héritière ne touchera qu'une misère de sa fortune. Fiers de nous, nous nous apprêtons à partir manger. Je me ravise. Je dis à mes collègues d'y aller et que je les rejoindrai.

Je décide d'aller voir mon patron dans son bureau. Il lève la tête, m'observe d'un air indéchiffrable. Je me permets de lui dire :

— Où est passée cette intégrité que vous aviez, quand je vous ai rencontré ?

Il m'étudie longuement, trop longuement à mon goût et finit par articuler :

— Je l'ai perdue le jour où ma femme est morte. Je n'avais plus envie de traiter des injustices, des meurtres. J'avais envie d'autre chose. En ce qui me concerne, cela me va très bien. Je suis retourné aux premiers amours du cabinet de nos parents. Si

cela ne vous convient pas, Mademoiselle, j'en suis fort désolé pour vous mais c'est ainsi. Et encore autre chose...

Il pose les yeux sur moi avant de poursuivre :

— Si vous me faites à nouveau votre petite crise de ce matin, je vous envoie bosser avec mes associés. Après tout, ce sont eux qui voulaient absolument recruter quelqu'un. Je ne m'en porterai pas plus mal si je n'avais pas à travailler avec une emmerdeuse qui m'excite et qui joue à la sainte-nitouche.

Touché ! Pensais-je en mon for intérieur.

— Je vous promets de vous respecter, si vous me respectez, lui dis-je, en soutenant son regard.

— Je vais aller déjeuner, ajoute-t-il, comme pour me faire comprendre que le sujet est clos.

Il prend son téléphone et appelle une certaine Sophie. Son regard s'adoucit et sa voix se fait mielleuse avec son interlocutrice, qui doit être proche de lui. J'en ressens une jalousie qui ne me plaît pas du tout.

— Sophie, ma jolie, veux-tu déjeuner avec moi ? je t'invite, j'ai véritablement besoin de me divertir.

Je comprends qu'il a l'intention de s'envoyer en l'air avec cette Sophie. Alors qu'il me dévisage, il lui parle, un sourire sadique aux lèvres.

Je tourne la tête, me retourne et quitte son bureau. Mes yeux me brûlent, mais il est hors de question que je pleure. Je vais manger. Je rejoins mes collègues. Je ne sais pas comment j'ai réussi à bouger. Cet enfoiré veut fait tout pour me rendre jalouse. Eh bien, c'est réussi ! Je le déteste. Oh que je le déteste ! Bien sûr que non, je ne le déteste pas, je souffre tout simplement.

Shainèze est seule à une table. Je la rejoins avec mon plateau. J'ai pris du poulet grillé avec des frites, j'ai même une tartelette au citron pour faire passer mes nerfs. Au passage

d'une conversation, je lui annonce que le patron a jeté son dévolu sur une certaine Sophie. J'essaie de ne pas me montrer intéressée. Elle me parle de cette Sophie, qui est la secrétaire de son meilleur ami, Monsieur Benana. Nous mangeons et une demi-heure plus tard, nous les voyons arriver. Elle semble heureuse, quelle garce ! Je crois que je la déteste encore plus qu'Arista ! Elle est relativement belle, elle a une longue chevelure rousse et des yeux verts qu'elle a mis en valeur avec son maquillage à outrance. Elle a un tailleur noir avec un chemisier rouge qui met en avant sa poitrine accentuée par un soutien-gorge push up. Ses jambes sont perchées sur des talons très hauts qu'elle a l'air de bien supporter. Elle ne me jette même pas un regard. Je suis très énervée mais essaie de ne pas le laisser paraître. Ils passent devant nous. Il m'examine. Je soutiens son regard, lui montrant tant bien que mal que je m'en fiche. Je n'arrive pas à déchiffrer son expression. Peut-être celui d'un homme comblé ? Qui sait ce qu'ils ont dû faire pendant cette demi-heure et où ils l'ont fait. Son associé, Monsieur Benana, les suit. Il nous salue et me fait même un clin d'œil. Shaïnèze me regarde en souriant et me dit :

— Dis donc, tu as un ticket ?

— Mais non, il est juste sympa avec moi et il porte une alliance. Cet homme est marié.

Nous poursuivons notre conversation en riant, ravies de déjeuner ensemble. Nous décidons de retourner au bureau. Avant de quitter la cafétéria, je risque un regard vers leur table et je surprends mon patron en train de me contempler. Il ne manque pas d'air ! Sophie finit par jeter un coup d'œil vers ma direction et dans son regard, je lis qu'elle me signifie que mon patron lui appartient. Eh bien, qu'elle le garde ! Xavier Lafont finit par se tourner vers son associé et lui chuchote quelque

chose. Je tourne les talons et m'en vais, ne sachant ce que les deux hommes pouvaient bien avoir échangé.

Vu qu'ils se sont mis à rire, sans doute devaient-ils se moquer de moi d'une quelconque manière... J'aurai aimé être une souris pour savoir ce qu'ils s'étaient dit.

Il ne réapparaît pas de l'après-midi. Il plaide à la Cour, à nouveau. Sans doute sur l'affaire qu'il a dû finir hier, quand j'ai quitté son domicile. Enfin, devrais-je dire, quand il m'a congédiée. En partant en fin de journée, je croise une voiture. Un C5 noir qui semble flambant neuf.

Je reconnais mon patron au volant. Il m'aperçoit, se gare et vient à ma rencontre.

— Souhaitez-vous que je vous raccompagne chez vous ?

— Je vous remercie bien, mais non. J'ai croisé Sophie, vous devriez en profiter pour la raccompagner.

— Ne seriez-vous pas jalouse ? me lance-t-il.

Je soutiens son regard. Il a une expression impénétrable. Il est difficile de savoir ce que pense mon patron et je lui en veux davantage pour cela.

— Bien sûr que non. Vous êtes un adulte, vous faites ce que vous voulez !

Je semble toujours irritée. Je me tourne et disparaiss dans la bouche de métro.

Ce soir, le métro est bondé. Je suis en colère et frustrée. Comment a-t-il pu faire ça ? À mon arrivée dans l'appartement, je me déchausse et file sous la douche. Je pense à Aurore qui m'a envoyé un message pour me dire qu'elle passerait la nuit chez Paul, son nouvel amant. Il semblerait que les tourtereaux ne se quittent plus. Tant mieux pour eux. Au moins l'une d'entre nous est heureuse. Je mange rapidement, me mets à faire des recherches sur de nouveaux dossiers à préparer. Je fais en sorte de les classer comme Xavier les aime. Je veux

qu'il se rende compte quelle employée il peut perdre. Je m'endors vers minuit.

La journée de mercredi passe très vite. Je présente à mon patron les dossiers que j'ai préparés. Il semble satisfait, même s'il ne me complimente pas. Michel m'a proposé de cotiser pour acheter un cadeau pour le départ de Shaïnèze, j'ai accepté. Cette dernière est contente de mes initiatives et me dit que je suis prête pour prendre sa succession. Je me rends compte qu'elle va me manquer. Je la connais depuis peu mais je suis triste.

Je déjeune à midi avec Lola. J'apprends qu'elle est fiancée à Matthieu, blond aux cheveux longs, mécanicien et qu'ils vivent ensemble depuis quelques années. Ils vont se marier cet été. Ils ont une petite Anaë qui ressemble à sa maman, qui est donc sublime. C'est un bébé comme je les aime : potelé. Je suis trop jeune pour en faire mais j'espère un jour en avoir deux, ou même trois. Mes pensées vagabondent vers Xavier, qui lui, n'en veut pas.

— J'adore ce travail tu sais et je suis relativement bien payée. On envisage d'acheter avec Matthieu, dans le département du Val de Marne. On ne sait pas encore où nous allons prospecter. On a rendez-vous ce week-end avec le banquier pour savoir combien on pourra emprunter.

Elle est si joyeuse, son sourire est un pur bonheur ! Nous finissons nos salades et nos yaourts. Nous remangerons ensemble, c'est certain. Nous rigolons encore quelques minutes et nous reprenons le travail. Mon patron est encore absent cet après-midi. J'apprends que Sophie aussi l'est. Ils sont peut-être ensemble quelque part, j'espère que non. Mais une petite voix me dit que mon patron n'est pas le genre d'hommes à manquer le travail pour s'envoyer en l'air, du moins, j'ose le croire.

À dix-huit heures, je suis à la maison, douchée. Je me décide à appeler mon frère.

— Coucou, Canard. Comment vous allez Lana et toi ?

— Ravie de t’entendre, Clown. Ici, ça va. Lana est stressée à cause du mariage et maman n’arrange pas les choses. Elles vont me tuer toutes les deux. Elles se prennent la tête pour des conneries.

Depuis l’enfance nous nous appelons de cette manière. Nous nous aimons énormément et nous nous le montrons de différentes façons. Nos petits noms en font partie.

— Tu comprends pourquoi j’ai refusé de vous aider.

— Et toi ? Tu me sembles épuisée. Comment se passe ton stage ?

— Bien. Je suis contente, j’apprends vite et mon patron apprécie mais il ne le dit pas pour autant. Nous verrons bien si je tiens les six mois.

Il me rappelle que je vais recevoir un appel du témoin de Lana pour son enterrement de vie de jeune fille. Nous parlons de tout et de rien et nous raccrochons.

Aurore frappe à ma porte. Elle tient à me présenter son chéri.

Paul est vraiment séduisant et il est drôle. Il nous fait rire. Il me parle de mon patron, qui plaide souvent avec lui car Paul est juge. Il l’aime bien, il est tenace et intraitable. Il se refuse de perdre et il fait toujours en sorte que ça n’arrive pas souvent. Sa femme était apparemment comme lui.

La conversation dévie sur Paul, notamment sur sa famille qui vit à Nantes et qu’il va voir bientôt. Je sens qu’Aurore est attristée par cette nouvelle. Il me parle de leur rencontre. Ils travaillent dans le même tribunal. Au Tribunal de Grande Instance, lui magistrat, siégeait dans une salle et Aurore était allée participer à une de ses audiences. Elle avait, tout de suite,

senti son charisme et s'était fait remarquer. Il en avait été séduit à ce qu'il me disait.

Nous mangeons tous les trois, ils ont ramené des pizzas. Puis, ils vont au cinéma voir Jurassic World. Je vais me coucher. Je ne voulais pas les accompagner et être la « troisième roue » du carrosse.

Le jeudi, mon patron a des rendez-vous toute la journée. Je tape des courriers pour les avocats de nos clients. Je m'applique à la tâche. Mais mon patron ne semble pas impressionné. Il est blasé et moi, je me sens frustrée.

Le vendredi, il est peu présent au cabinet. Il a des rendez-vous en extérieur et des audiences dans l'après-midi. Il revient en fin de journée pour les pots de départ. Shaïneze a passé sa journée à ranger ses affaires et à pleurer. Je la connais depuis peu, j'aurai aimé davantage travailler avec elle. Son départ m'attriste quelque peu, je dois l'admettre.

Il y a trois départs et, en fin de journée, nous nous retrouvons tous à la cafétéria qui a été transformée et décorée pour l'occasion. Il y a un apéritif-dinatoire disposé, digne des plus grands traiteurs. Il y a des canapés en tous genres, de la soupe de champagne et des plats froids : viandes et salades de toutes sortes. Monsieur Lafont est le premier à prendre la parole.

— Je voulais vous remercier chaleureusement, Shaïneze, pour le travail que vous avez effectué pour moi. Je crois n'avoir jamais eu d'assistante plus dévouée et plus rigoureuse que vous. Merci d'avoir accepté de rester plus longtemps alors que je n'étais pas un cadeau. Je vous souhaite d'être aussi bien intégrée dans votre nouveau cabinet à Bordeaux. Vous allez nous manquer. Bon vent !

Il lui remet son cadeau de notre part à tous. Elle se remet à pleurer et nous remercie chaleureusement.

Les deux autres départs sont des avocats qui partent à la retraite. Après tous les discours, nous pouvons enfin déguster le festin préparé. Je me régale. Je n'aurai pas besoin de cuisiner ce soir. Je suis bien contente car je doute qu'Aurore sera là, vu que c'est le week-end. Mon patron est occupé par Sophie et vers vingt-deux heures, ils disparaissent tous deux. Cela me touche bien plus que ce que j'essaie de me convaincre.

Je discute avec des avocats et stagiaires. Je rentre à la maison à une heure du matin.

Quelques minutes après mon arrivée, alors que je suis sous la douche, j'entends quelqu'un frapper à la porte. Vu l'heure, j'en déduis que ça doit être Aurore qui a dû oublier ses clés chez Paul. Rapidement, je sors de l'eau, me sèche, mets une culotte, enfile un peignoir et me précipite vers la porte. J'espère ne pas avoir été trop longue. Mon patron est sur le seuil de la porte. Il a la même expression qu'au jour de notre rencontre. Je suis très étonnée de le voir. Je ne comprends pas ce qu'il fait là. Il ne me laisse pas le temps de réfléchir, il me pousse doucement et entre dans l'appartement avant que je ne l'y invite.

— Vous faites exprès ma parole, dit-il, en regardant ma tenue.

— Vous rigolez, j'espère ? Il ne me semble pas vous avoir invité.

Je suis carrément irritée et il l'entend, à ma voix.

Il ne relève pas et me dit :

— Vu l'heure à laquelle vous êtes partie, j'ai voulu m'assurer que vous alliez bien.

— Comme vous le voyez, tout va bien, vous pouvez vous en aller.

Je me dirige vers la porte pour le raccompagner mais il fait mine de ne pas comprendre que je souhaite qu'il s'en aille. Il s'approche du canapé et s'y installe. Il lève un sourcil et poursuit :

— Votre colocataire n'est pas là ? demande-t-il en balayant la pièce du regard.

— Non. Elle passe la nuit chez son nouveau mec.

Je ne comprends pas pourquoi je lui ai dit ça. Il suffisait de lui dire qu'elle ne tarderait pas pour qu'il s'en aille. Je suis bien trop stupide et midinette quand il est à proximité. Je m'éloigne et je ne vois pas la chaise sur mon passage. Je titube. En une fraction de seconde, je me retrouve dans ses bras, il me tient fermement. Comment a-t-il fait pour se lever si vite ? Je me le demande.

— Je ne vous laisserai pas tomber, m'annonce-t-il, d'une voix rauque.

Je sens mes seins durcir à son contact. Son corps réagit. Il m'embrasse. Que c'est bon ! Je suis archi nulle. Je n'ai embrassé que deux hommes dans ma vie. Avec le premier ce n'était pas terrible et je devais avoir six ans. Mais Xavier Lafont, lui, a le chic pour me donner des frissons, me faire découvrir des sensations que je ne connaissais pas. Je sens mon sexe devenir moite. Il tourne sa langue dans ma bouche. Mes seins sont si tendus que j'ai l'impression qu'ils vont exploser. Cette sensation est douce et si agréable.

L'image de Sophie m'apparaît et je le repousse. Ce qui a pour effet de faire s'ouvrir mon peignoir. Xavier découvre mon corps nu qui semble lui plaire. Il se met à genoux devant moi. Je ne bouge pas. Il se met à caresser ma jambe, mon ventre et je sens à nouveau ces nouvelles émotions déferler en moi. Mon cœur fond, il a l'air si malheureux. Je le regarde impuissante. Son regard est si triste, il a l'air meurtri. Je ferme mon peignoir

et me baisse à sa hauteur. Je le prends dans mes bras et essaie de le consoler. Au bout d'une dizaine de minutes, il me dit :

— Je n'ai pas couché avec Sophie cette semaine. Elle aimerait, mais je n'y arrive plus. J'ai déjà couché avec elle. Depuis que tu es au cabinet, je n'arrive pas à m'intéresser à une autre femme...

Chapitre 6

Cette nouvelle est probablement la meilleure de cette semaine. Mais je dois comprendre.

— Pourtant il me semble que vous êtes partis ensemble vers vingt-deux heures.

— Je suis ravi de voir que mon chaperon a remarqué mon départ, me dit-il d'un ton plus joyeux. Elle m'a demandé de la raccompagner, elle espérait sans doute que je passe la nuit avec elle, mais je l'ai déposée et je suis parti attendre que tu rentres.

— Vous m'attendez depuis tout ce temps ?

— Oui, mais ça en valait la peine.

Je ne dis rien. Je vois qu'il veut se confier donc je le laisse poursuivre. Je ne veux pas qu'il s'arrête de me parler. D'ailleurs, j'aime quand nous communiquons. Sa voix, son corps, tout m'excite en cet homme ! Je me rends compte que je pourrais me donner à lui, même s'il ne m'aimait jamais. Tout simplement pour pouvoir ressentir tout ce qu'il m'a promis et dont je ne doute plus à présent. Pas après ce que mon corps vient de me laisser imaginer.

— Tu sais, ma femme a senti mon attirance pour toi, à la conférence que j'ai donné à Dauphine, il y a trois ans.

Je suis sidérée par sa confiance. Il s'en souvient et me donne même des détails.

— En rentrant à la maison, j'ai eu droit à la pire scène de ma vie. Elle pensait que j'allais la tromper avec toi. Je n'avais jamais ressenti une attirance aussi forte pour une autre femme que la mienne. Il a suffi que je pose mes yeux sur toi, je ne pouvais l'expliquer. C'était comme un coup de foudre. Je savais, tout de même, que malgré l'impression que tu m'avais

faite, je n'aurais jamais pu tromper ma femme. Je l'aimais bien trop pour cela. Une attirance n'aurait pas suffi pour que j'aie plus loin à cette époque. Je n'aurais jamais tout gâché pour une histoire de cul.

Son corps se met à trembler. Je lève son visage pour qu'il me regarde.

— Merci de me dire cela. Même si je ne comprends pas pourquoi tu es attiré par moi.

— Je dirais que tu dégages un quelque chose, une force, une telle indépendance. Tes yeux, le miroir de ton âme, en disent tellement sur toi. Tu es juste... magnifique !

Je l'embrasse avec passion. Il me rend mon baiser avec autant de plaisir et d'exaltation. Je m'étonne de cette initiative qui semble lui plaire. Il me soulève et m'amène dans ma chambre que je lui indique par des gestes. Il me pose délicatement sur le lit et je lis son désir dans ses yeux. Il me dévore littéralement. Je me sens belle. Il y a une semaine, je n'aurais jamais cru que j'allais coucher avec mon patron. Je lui ai parlé pour la première fois, il y a cinq jours. Pourtant, j'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Je ne peux imaginer meilleur amant pour me déflorer. Il recommence à m'embrasser et tire sur le peignoir. Il me le retire et ses doigts commencent à parcourir mon corps qui s'embrase. Je suis en transe. Il m'embrasse les seins, me lèche les tétons comme s'ils s'agissaient de glace.

— Oh mon Dieu ! je lui susurre.

— Oh oui, c'est trop bon, me dit-il du bout des lèvres, tout en poursuivant sa descente.

Je sens son membre qui durcit à travers son pantalon. Je me sens excitée et je commence à avoir peur. Je me raidis et il le sent. Il me regarde et me demande si je souhaite qu'il s'arrête, je lui murmure que non. Je le sens soulagé. Je pense qu'il est

tellement excité lui aussi, qu'il aurait du mal à se retenir. Cette nuit, je vais véritablement devenir une femme. Je ne sais pas comment il va le prendre et j'ai peur de le lui dire. Il s'en rendra compte, c'est sûr. Il glisse sa langue sur mon ventre, je soupire de plaisir, j'aime toutes ces nouvelles émotions. Il n'avait pas menti. Comme il est bon d'être la maîtresse de Xavier ! Il glisse ses doigts dans mon intimité. Je suis terriblement humide, pourtant il sent que ses doigts ne passent pas et que je me contracte. Il me regarde sévèrement. Mortifiée, je suis certaine qu'il va s'en aller et me laisser là. Il se redresse et me dit :

— Comment ça se fait ?

Je lui réponds, ironique :

— Je suis une sainte-nitouche, tu l'as toi-même dit.

Je l'observe et vois que ça l'irrite que je dise cela. Je me reprends donc :

— Non, je plaisante ! Pour être tout à fait honnête, j'ai toujours mis en avant mes études. Je n'ai jamais vu aucun homme comme un amant potentiel. Aucun ne m'a jamais attiré avant toi. Certains de mes amis me pensaient même lesbienne, lui dis-je, un grand sourire aux lèvres. Le seul homme qui ne m'a jamais fait frissonner, c'est toi, depuis notre rencontre. Je savais aussi que je n'avais aucune chance. Les yeux de ta femme avaient été clairs. Je l'avais aussi senti à ta façon de la regarder. Je ne voyais, en fait, pas d'intérêt de coucher avec des hommes.

Comme pour le rassurer, j'ajoute :

— Maintenant je suis prête. Je ne te demande rien. Si demain tu ne veux plus de moi, je ne le regretterai pas.

— J'en suis flatté.

Il me regarde à nouveau, il lit mon désir dans mes yeux et il m'embrasse encore une fois. Je suis pantelante. Cette fois, il ne

glisse qu'un doigt en moi, le plus délicatement possible et je suis au bord de l'extase. Il le bouge doucement et je découvre ce qu'est le sexe avec un homme comme jamais je ne l'aurais soupçonné. Purée comme c'est bon ! Il descend et se positionne entre mes cuisses. Je n'arrive pas à me sentir gênée avec lui. Je sens sa langue qui commence à me lécher, mon clitoris est merveilleusement stimulé. Il poursuit ce merveilleux massage buccal que je n'aurais jamais pu imaginer. Il amplifie ses va-et-vient avec son doigt et accentue la succion de mon clitoris. Et là, je ne tiens pas, je ne tiens plus, je me mets à jouir. Une jouissance incroyable, j'ai des papillons dans les yeux, dans le ventre, je navigue dans un monde inconnu qui, je l'espère, me verra souvent. Il se redresse et m'embrasse. Je goûte le jus que je produis qui a un goût légèrement sucré. Je suis molle et pourtant je me sens si bien. Je ne me serais jamais doutée que faire l'amour pouvait être si plaisant. Si je l'avais su ! Et j'observe Xavier. Je me rends compte que non, même si je l'avais su, je l'aurais tout de même attendu. Aucun homme n'aurait pu me faire vivre ce que je ressens aujourd'hui, ce sentiment de plénitude et de bonheur intense.

Il se redresse et me regarde avec émotion.

— Veux-tu que je poursuive ? Où souhaites-tu t'arrêter ?

— Non, je veux aller jusqu'au bout.

Il se déshabille doucement et je le contemple. Il le fait trop doucement à mon goût, mon corps a de nouveau faim de sentir les caresses de cet homme, mon amour, d'avoir son sexe en moi. Ce corps est aussi beau nu qu'habillé. Il est grand, cet homme nu au corps si merveilleusement sculpté est juste une beauté. Ses muscles sont saillants, ses pectoraux sont puissants et son membre semble tellement gros que j'en ai peur. Il me rassure. Il enfle un préservatif, que je ne l'avais pas vu sortir tellement j'étais occupée à regarder son corps et me dit :

— Je vais y aller doucement. Je te le promets.

Il s'allonge sur moi et je sens son sexe dur glisser doucement. Je suis tellement mouillée que son membre rentre assez facilement en moi. Je pousse un cri lorsqu'il passe la barrière de mon hymen et il me chuchote que c'est bon. Cela m'aide à oublier la douleur et je commence enfin à apprécier de faire l'amour avec mon nouvel amant. Il est doux et je ressens des émotions formidables. Je le sens au plus profond de moi et je commence à ronronner. Je finis même par onduler avec lui, ce qu'il apprécie. Ses mouvements sont de plus en plus rapides. Mon corps s'effrite. J'ai l'impression de me liquéfier. Sentir ce sexe dur et doux à la fois me culbuter est une expérience extraordinaire. Je me sens belle et femme pour la première fois de ma vie. Pendant un temps qui me semble être infini, nous profitons du plaisir que l'autre nous offre et juste avant qu'il sombre dans le néant, je sombre moi-même à nouveau. Nous restons allongés, repus et heureux, pendant au moins une heure sans prononcer un mot. Nous finissons par nous endormir collés l'un à l'autre et l'un dans l'autre. À notre réveil, je propose à mon nouvel amant d'aller manger.

Il est un peu plus de midi et je commence à avoir faim. Il se redresse et jette son préservatif dans ma poubelle. Je prends une douche rapide, m'habille d'un jean, top et pull. Lui se rhabille avec ses vêtements de la veille. Puis, nous allons dans la cuisine. Je commence à préparer le déjeuner et lui propose d'allumer la télé. Je nous prépare une salade avec des tomates, des lardons, du fromage de chèvre chaud sur du pain de mie toasté. Une demi-heure plus tard, Xavier dévore sa salade avec appétit.

— Le sexe, ça donne faim, me dit-il, en mangeant son repas.

En quelques minutes, il a tout englouti. Il semble apaisé, heureux. Depuis que je travaille pour lui, je ne l'ai jamais vu

ainsi. Je suis, moi aussi, très épanouie. Je ne sais pas où cette histoire me mènera mais une chose est sûre, je profiterai de chaque moment que cet homme voudra m'offrir. Je vivrai cette relation à fond, qu'elle dure un jour, un mois, un an. Je sais qu'elle ne sera pas éternelle à ce moment-là mais je l'accepte.

— Je me sens bien avec toi, me susurre-t-il, à l'oreille.

Je l'embrasse, je ne dis rien. Je ne fais que sourire.

— Ton sourire est beau à voir, ajoute-t-il. On sent bien que tu as baisé, toi. Tu respires le sexe.

Je me tords de rire. Je ne dis rien. Il n'y a rien à ajouter après tout, il dit vrai. Nous regardons la télé encore un moment et mon amant finit par rentrer chez lui. Il part ravi. Le dimanche passe très vite. Je lave mes vêtements et les repasse. Je travaille sur quelques dossiers que j'ai ramenés, ce qui fait que je ne vois pas la journée passer. Le soir, je me rends compte que je n'ai pas eu de nouvelles de Xavier. Je décide de ne pas le déranger. Je le verrai bien demain.

Le lendemain matin, j'arrive au travail en pleine forme car je vais revoir mon amant. Je porte un tailleur-pantalon blanc en lin, un chemisier bleu et des petits talons de la même couleur. Je suis maquillée discrètement et mes cheveux sont attachés. Je fais un grand sourire à Arista en arrivant. Je monte et arrive à mon box. Je jette un coup d'œil à Xavier qui est dans son bureau. Il semble tendu. Je vais dans son bureau, je veux lui parler. Je frappe et entre avant qu'il ne m'invite à le faire. Il se dirige vers la porte, la ferme à clé et me lance :

— Ce n'est pas parce que je t'ai baisé ce week-end, que tu n'es pas censée attendre que je t'invite à entrer dans mon bureau.

Il est énervé, je n'ai pas l'intention de supporter son humeur.

— Tu sais quoi, va te faire foutre, dis-je, en faisant demi-tour.

— Je t’interdis de quitter ce bureau, il hurle.

Je me retourne et l’observe, il ne dit plus rien.

Alors je m’en vais après avoir déverrouillé la serrure et je claque la porte pour lui montrer mon mécontentement.

Je me remets à bosser alors que tous les yeux sont posés sur moi. À midi, Lola et Michel viennent manger avec moi. Tous deux me regardent et me demandent ce qui se passe entre Xavier et moi. Je leur dis que je ne me laisserais jamais faire par un patron tyran et désagréable, que je m’en fous qu’il me vire mais que, comme il sait que je suis une bonne stagiaire, il ne le fera pas. Je joue la prétentieuse, exactement ce que je déteste mais je n’ai pas le choix. Je tiens la journée et, le soir en rentrant à la maison, je file sous la douche, ne mange même pas et me glisse dans mon lit, en pleurs. Ce lit qui avait été la scène de ma merveilleuse relation sexuelle avec Xavier, à peine quarante-huit heures auparavant. Comment un homme peut-il être aussi doux et méchant à la fois ?

La semaine passe vite. Après chaque journée de travail, je me trouve une occupation. Je flâne dans Paris, fais les soldes et déniche cinq beaux tailleurs jupes et pantalons pour un prix raisonnable et quelques chemisiers. Je m’inscris même pour plusieurs séances d’aquagym. Au travail, je fais tout pour éviter Xavier au maximum quand il est présent au cabinet. Il me manque tant. Chaque fois que je pose le regard sur lui, je sens une douleur vive qui me submerge. Aurore rentrera ce soir récupérer des affaires et repartira. Je ne l’ai pas vue depuis le week-end dernier.

Vendredi soir, je reçois un appel du témoin de Lana.

— Bonsoir Ashley, je suis Valérie.

— Bonsoir Valérie, j’attendais ton appel. Je t’écoute.

— Donc pour son EVJF⁵, j'ai vu avec des amies et nous serions partantes pour faire une matinée dans un hammam. Puis, un pique-nique dans un parc, ensuite l'après-midi dans les rues de Poitiers avec plein de gages à effectuer. Puis nous finirons la soirée dans un restaurant karaoké qui fait night-club. Cela nous coûterait à chacune dans les soixante euros, est-ce que ça t'irait ? À midi, chacune prévoit un petit quelque chose pour le pique-nique. Pourrais-tu en parler à Aurore, s'il te plaît ? Il me semble que c'est ta colocataire, c'est bien ça ?

— Pour moi, pas de soucis. Je lui en parle. Je te tiens au courant, mais à mon avis elle sera partante aussi.

Nous raccrochons après avoir convenu de toutes se retrouver à Poitiers le samedi 2 mai. Le vendredi étant férié, nous pourrions y aller ce jour-là, si cela convient à Aurore.

⁵ Enterrement de vie de jeune fille

Chapitre 7

Peu de temps après, Xavier arrive. Il porte une tenue décontractée qui lui sied à merveille, comme toujours. Il sent bon le savon et il porte encore une fois ce parfum Hugo Boss qui lui va si bien. Je suis déjà enivrée par cet homme. Il a le regard sombre et triste. Il est encore tourmenté, je le vois à ses yeux, mais je ne sais quoi lui dire.

Il m'embrasse au moment où Aurore quitte sa chambre pour s'en aller. Elle me fait un clin d'œil et nous souhaite :

— Bonne nuit les tourtereaux, pas de bêtises.

Elle explose de rire. Nous la saluons, en espérant qu'elle s'en aille très vite.

Il me regarde. Je lis le désir dans ses yeux. Il s'approche de moi et ses mains me caressent les seins. Ils sont tout durs et on peut les sentir à travers la nuisette que je porte pour l'occasion. Il me lèche le lobe des oreilles. Je ronronne tellement j'apprécie. Puis, il m'embrasse à pleine bouche. Je n'arrive plus à respirer tellement il me captive. Il poursuit ses caresses buccales sur mes seins. Il me touche avec tendresse ce qui contraste avec son appétit que je sens féroce. Je suis déjà terriblement humide entre les jambes. Il continue à me dévorer les seins et glisse un doigt dans mon sexe. Je sens une chaleur m'envahir. Comme c'est bon ! Je recule, me libérant de son emprise, de ses multiples caresses et l'entraîne dans ma chambre. Moi aussi, j'ai envie de lui faire vivre ce que je ressens. Ainsi, il s'allonge et je le déshabille doucement. Je retire son jean. Il est pieds nus. Je détache ses boutons un à un afin de le faire languir. Il lui reste son caleçon. Je lui suce les tétons. J'effleure ses pectoraux de mes mains, qui ne sont pas

encore expertes et je m'attarde sur ses pointes. Il ronronne de plaisir et je sens son sexe encore durcir. Je passe la langue sur son caleçon. Il veut le retirer mais je l'en empêche. Il comprend qu'il doit patienter et me laisse contrôler son plaisir. Je continue donc à le titiller ce qui l'excite terriblement. Puis, je lui retire son caleçon et prends en bouche son membre gros et dur. J'ai du mal au début, je déglutis et j'ouvre plus grand la bouche. Je sens que mes attouchements lui plaisent. Il soupire, ce qui me met en confiance. Je lèche donc plus vigoureusement son sexe et j'arrive à le mettre plus profondément dans ma bouche. Il se délecte, m'agrippe les cheveux et me les frôle, ce qui m'excite davantage. Je sens qu'il va jouir. Cependant, il me repousse en douceur. Il m'ôte ma nuisette, il veut sentir ma peau contre la sienne et voir mon corps nu. Il m'observe un moment et me dit :

— Tu es juste magnifique, on dirait une déesse. Tu as des formes là où il faut. Je vais te prendre comme un fou, je suis en transe et terriblement excité.

Il prend un préservatif, dans la poche de son pantalon. Je lui fais comprendre que je veux l'aider. Avec des gestes d'experts, il me guide tel un professeur et me montre ce que je dois faire. Je fais exactement ce qu'il me dit et fière de moi, je me lève et m'empale sur son membre. Cette nouvelle position me fait un peu mal, mais je m'ouvre rapidement, mouillée que je suis et je sens le gros sexe de mon amant en moi. Il est dur, vigoureux et me pilonne. Je bouge, me redresse et m'empale à nouveau sur sa queue. La sensation est somptueuse. Je n'ai, je crois, pas de mots pour qualifier ce plaisir intense qui me transperce le corps. Il ne me faut pas longtemps pour sentir que je vais jouir. Je le regarde. Il me déplace, je sens qu'il veut contrôler mon orgasme et me tourne en levrette. Il agrippe mes hanches et se met à bouger vigoureusement. Ses mouvements précis nous

envoient en peu de temps au septième ciel. Nous nous endormons ainsi. Quelques heures plus tard, je le sens à nouveau durcir dans mon corps qu'il n'avait pas quitté. Il remue doucement et repart dans ses va-et-vient. Il se rend compte qu'il doit changer de préservatif. Il me dit mi-sérieux, mi-amusé :

— Si tu veux que je te fasse l'amour régulièrement, il faudra peut-être penser à un moyen de contraception, sinon tu vas me coûter cher en préservatifs !

Je souris en entendant ses paroles. Il veut donc que notre histoire dure. Je suis si heureuse de l'entendre dire ça. Il me sourit à son tour et rajoute :

— Que dirais-tu si tout à l'heure, j'allais faire un test de dépistage ?

Il marque un temps d'arrêt et reprend, d'une voix émue :

— Depuis ma femme, j'ai eu quelques rapports sexuels et tous protégés. Je veux te prouver que tu n'as rien à craindre.

Je n'ai pas le temps de réfléchir à ces propos qu'il remet vite un autre préservatif et me refait l'amour. Après notre nouvel orgasme, il me demande :

— Tu sais qu'il y a de nombreuses manières de faire l'amour ?

— Je suis inexpérimentée, mais je ne suis pas demeurée, dis-je, légèrement vexée.

Il me parle de jeux érotiques et me propose ainsi de le suivre dans un sex-shop, plus tard dans la journée. Je trouve ça terriblement excitant et j'accepte.

Je me dis que s'il ne veut pas utiliser de préservatifs avec moi, c'est qu'il veut vraiment que notre histoire dure. J'en suis tout émue. Cet homme serait-il en train de s'attacher à moi ?

Le matin, nous nous douchons, prenons le petit-déjeuner. Je lui prépare des œufs au plat, du bacon, des toasts grillés et du café. Je me contente de mes céréales et de mon lait.

— Ne me dis pas que tu es au régime ? me demande-t-il.

— Non, je lui réponds, j'aime bien manger ça le matin, tout simplement.

— Tu es sublime comme tu es, juste parfaitement bien proportionnée là où il faut.

Je me sens rougir. Pour une raison qui m'échappe, il semble rassuré de ma réponse.

Nous quittons mon appartement et nous dirigeons vers sa voiture. Cette dernière est très spacieuse, l'habitable est, lui, très accueillant. Je commence à m'imaginer en train de faire l'amour avec lui dans cette voiture. Je dois le regarder avec un œil cochon, car il me dit :

— N'y pense même pas !

Je le regarde et réponds que je ne sais pas de quoi il parle. Le sourire que j'arbore en dit, tout de même.

long sur mes pensées. Il semble changer d'avis.

— Nous verrons plus tard. Si tu es sage, bien sûr.

Heureusement que nous sommes samedi. En semaine à huit heures du matin, nous serions dans d'interminables bouchons. Il va à la clinique de la Muette à proximité du travail. J'en déduis qu'il doit y connaître du monde. J'arrive à avoir très rapidement un rendez-vous avec un généraliste qui me prescrit une pilule. Pendant ce temps-là, lui fait son test de dépistage. En moins d'une heure nous repartons. Il m'arrête devant une pharmacie où je vais récupérer ma pilule et je calcule que je pourrais normalement la commencer en début de semaine prochaine.

Puis, nous allons du côté de Pigalle. Nous nous arrêtons devant un sex-shop. Nous pénétrons dans le bâtiment. Je